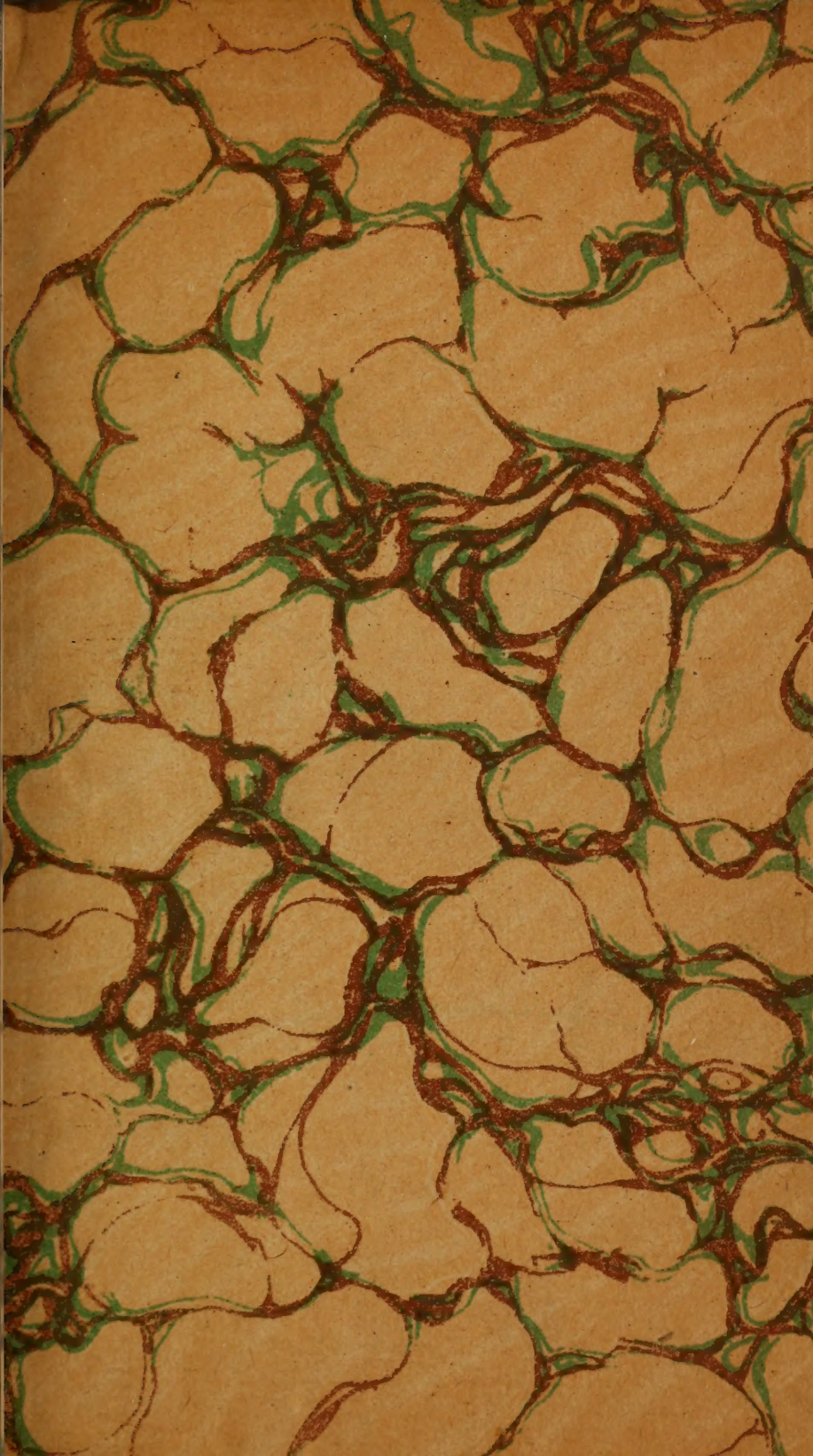
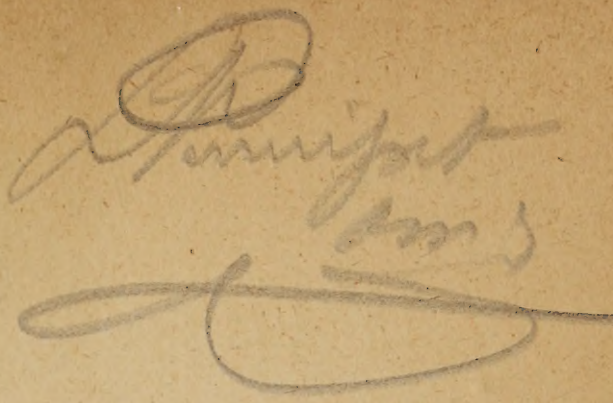
U d'/of OTTAWA
39003010796745





RETRAITES SPIRITUELLES

Nihil obstat.

F. LAVALLÉE

c. d.

Imprimatur.

Lyon, le 5 août 1912.

✝ LOUIS-JEAN,

Evêque d'Hiérapolis,

Aux. de S. E. le Card. Arch. de Lyon.

Imprimatur.

Parisiis, die 8 novembris 1912.

ADAM,

Vic. gen. prom.

Mgr DADOLLE

Cliche VICTOIRE

mo

Mgr DADOLLE

RETRAITES SPIRITUELLES

PARIS
LIBRAIRIE VICTOR LECOFFRE
J. GABALDA & Cie
RUE BONAPARTE, 90

1912

BX
2376
.W6
D323
1912

Première Retraite spirituelle

Prêchée aux Dames de Dijon

18-22 Février 1907

LA RETRAITE

La Retraite

Venite seorsum.
Venez à part, près de moi.
(Marc VI, 31).

Mesdames,

C'est avec cette parole que Notre-Seigneur invita ses disciples à la première retraite chrétienne que nous connaissions.

Au fond, l'exercice d'une retraite spirituelle se ramène tout entier à ce que signifient ces deux mots : *Venite seorsum*, c'est-à-dire s'isoler et se rapprocher, s'isoler plus ou moins de sa vie ordinaire, se rapprocher au contraire du Maître de la vie pour pratiquer avec lui une intimité qui n'est pas ordinaire, ni même, à ce degré, habituellement possible.

Et vous voilà tout de suite au fait de ce que nous entreprenons ensemble : nous isoler et nous rapprocher.

Je ne m'attarderai pas à vous parler de l'isolement, vous le pratiquerez suffisamment, par le seul fait que vous viendrez à la retraite. Mais c'est du rapprochement que j'entends parler en ce premier entretien : toute la retraite, telle que je la conçois, sera le développement de l'invite que Notre-Seigneur vous adresse, en vous disant : « *Venite,* venez ». Et, ce que je voudrais uniquement, ce soir, c'est vous saisir de ce qu'il y a de *vrai,* de *lumineux,* d'*attrayant* dans cette simple notion de la retraite : un rendez-vous que Dieu nous donne. *Venite !*

I

Mesdames, à partir du jour où notre liberté entre en jeu dans l'accomplissement de notre destinée, Dieu, qui jusque-là avait tout fait pour nous sans nous, ne va plus être qu'un collaborateur.

Oui, il a pu, sans délibération préalable à laquelle nous fussions admis, nous appeler à l'existence ; son amour suffisait à nous donner l'être, il s'était choisi des auxiliaires de sa tendre Providence pour nous conduire jusqu'à l'éveil de la responsabilité ;

à dater de là, une fois celle-ci établie, il ne fera plus rien seul, toutes ses grâces seront ou des invitations ou des concours; en aucun cas il ne se substituera.

Et comme l'Evangile nous montre cette doctrine en œuvre ! je vous prie de penser à tous les miracles qui y sont rapportés, il n'y a pas un seul de ces témoignages de la divine bonté où l'on ne voie réunies ou rapprochées les deux activités : « Seigneur, s'écrie le lépreux, si vous le voulez, vous pouvez me guérir ! » — « Jésus, Fils de David, ayez pitié de moi », implore une autre misère, ou bien ce sont les parents des sujets à secourir qui font la prière : tel Jaïre, telle la Chananéenne, telle la pauvre veuve de Naïm avec ses larmes, ou enfin les deux sœurs de Lazare par la voix de leur cœur en deuil.

Donc, je le répète, toujours le concours, et toujours la collaboration : encore une fois, pour tout, et très particulièrement pour l'œuvre la plus essentielle de notre sanctification, nous sommes les collaborateurs de Dieu !

La collaboration suppose l'entente, et pour s'entendre, il faut se voir, il faut se parler.

Certes, Dieu nous voit sans cesse, et sans cesse il nous parle par les voix du dehors et du dedans. Mais nous, Mesdames, encore que nous soyons de ceux, qui de temps en temps se mettent en sa sainte présence, et de temps en temps engagent avec lui

un peu de conversation dans la méditation et la prière, ne faut-il pas avouer que de notre côté le contact demeure trop souvent superficiel, peu pénétrant, d'où il suit que Dieu n'opère pas en nous et avec nous à la profondeur qu'il faudrait et qu'il voudrait ?

Or voici la retraite qui doit nous mettre avec Dieu en un contact intense : *Venite*...

Et pour quelle fin ?

Mesdames, Dieu n'a qu'une fin, qu'un but, quand il donne des rendez-vous de cette sorte.

Et c'est le temple de nos âmes à réparer et à préparer pour sa mission ultérieure.

Deux choses font la beauté d'un temple, après son architecture générale — les âmes tiennent la leur de la création et du baptême — je veux dire la lumière qui l'éclaire et les ornements qui le décorent. La lumière, quand il s'agit du temple de l'âme, c'est la vérité. Les ornements, c'est un ensemble de dispositions qui se ramènent au plus grand amour possible.

Assurément, Mesdames, qu'il fait déjà clair dans vos âmes : la vérité, les paroles de vie éternelle vous sont à quelque degré familières. Cependant je ne doute point qu'aux clartés il se mêle des ombres, et qu'il y ait des recoins du temple encore ténébreux, outre que la lumière elle-même peut être pâle ou vive, froidement claire ou chaude.

Or, si nous répondons à l'intention du rendez-vous que Dieu nous donne, les ombres disparaîtront du temple de nos âmes, les ténèbres en seront refoulées, les molles clartés y feront place à l'ardente illumination : c'est-à-dire que ces vérités adorables d'un Dieu dont nous sommes les vivants ouvrages et qui nous aime, et qui nous a aimés au point de nous envoyer son propre Fils pour Sauveur et pour modèle, d'une vie présente à laquelle il est impossible de rien comprendre, si on ne la prend pas pour ce qu'elle est : une étape, d'une destinée future magnifique qu'il s'agit de s'assurer en y mettant le prix ; ces vérités, dis-je, deviendront dans le temple de nos âmes des flambeaux resplendissants...

Et à leur lumière nos volontés s'échaufferont, et elles se décideront à marcher dans les voies que cette lumière éclaire, et de cette décision sortiront des résolutions qui seront la parure du temple, et dans le temple paré et lumineux, le Seigneur se fixera avec complaisance, il y sera chez lui... C'est là son vœu, Mesdames, c'est à telle fin qu'il vous donne rendez-vous, pour faire en vous une œuvre de lumière et d'amour.

Savez-vous pourquoi vous êtes conviées, vous — je dis vous — par privilège ?

J'étais, il y a peu de jours, à l'audience du Souverain-Pontife. Ce vénéré et bien-aimé Pape, après m'avoir en quelque sorte diplomatiquement

entretenu de nos affaires de France, se mit à m'entretenir pontificalement. Et il me dit en substance ceci : « Voyez, la situation nouvelle va nous forcer d'envisager la vérité réelle. Sous le Concordat, parce que l'Eglise était reconnue et officiellement honorée, on se laissait prendre aux apparences. On disait : trente-six millions de catholiques en France ! Ce n'est pas avec des masses de ce genre que Dieu veut faire son œuvre en ce monde ; ce que Dieu veut, ce sont de « petits troupeaux » fervents, comme au commencement. Vous n'êtes plus que cela, de « petits troupeaux », mais on ne le voyait pas, et on va le voir et, les masques tombés, on va être dans le vrai... Le Pape prie pour toutes les âmes, sans exception ; mais il ne met sa confiance que dans les « petits troupeaux fervents ».

Ces paroles, Mesdames, que j'entendis de la bouche du Vicaire de Dieu, cadraient, je puis dire d'avance, avec ma propre manière de sentir et de penser. Que de fois j'ai repassé dans ma mémoire des moments de l'histoire qui furent, croyez-le, pires que celui où nous sommes ! Et toujours j'y ai vu employer par Dieu la même méthode de restauration, toujours la méthode des petits troupeaux fervents.

Pour ne citer qu'un exemple, il y avait, Mesdames, au commencement du XVIIe siècle, il n'y a que trois cents ans, une société française bien plus malade,

j'en suis sûr, que n'est celle dont nous faisons partie. Les guerres dites de religion venaient de sévir sur le pays, elles-mêmes précédées de tout un régime de mœurs débordées. Cependant la divine Providence avait sur nous des vues de miséricorde : comme elle s'y prit pour les réaliser? par la méthode des petits troupeaux. De 1600 à 1620, çà et là des prêtres admirables, Bérulle, François de Sales, dirent à des gens du monde : « Ne gémissez donc pas tant, réformez-vous vous-mêmes, pour commencer; puis, groupez-vous, formez des cercles chrétiens, vous rayonnerez ensuite, et vous verrez que tout ira mieux. » Ainsi fut fait. Ce furent des groupes, petits numériquement, mais de foi intense, qui régénérèrent alors le monde et qui nous donnèrent le grand siècle !

Notre-Seigneur a expliqué par une comparaison des plus familières l'action des « petits troupeaux » : c'est, a-t-il dit, du levain qui, assimilé à la pâte, la fait fermenter tout entière.

Eh bien! Mesdames, voilà le rôle auquel vous appelle Celui qui vous a donné le rendez-vous de la retraite. *Venite !*

En terminant cet entretien préliminaire, il faut que je définisse nettement la condition à laquelle la grâce du rendez-vous donné nous profitera.

J'ai dit la condition au singulier, car il en est une qui comprend tout, condition indispensable.

Tout à l'heure je parlais d'œuvre de lumière et d'amour qu'est tout l'objet de la retraite.

Mais, Mesdames, est-ce moi qui puis vous éclairer? est-ce moi qui puis tourner vers le grand amour les dispositions de vos âmes?

Non, ce que je puis, par la vertu de mon ministère, c'est porter le rayon jusqu'au bord de vos âmes, c'est encore déterminer certaines secousses dans la région de la volonté; quant à faire entrer le rayon et quant à créer d'efficaces dispositions, ces opérations me dépassent et elles vous dépassent aussi.

Oh! n'allons point prendre pour illuminations véritables certains effleurements de lumière, ni pour sincères déplacements du fond de nos âmes ce qui ne serait que tressaillements de sensibilité.

Ecoutez, Mesdames, je ne viens pas vous intéresser : de la part du prédicateur, la retraite n'est pas une œuvre d'art, c'est une œuvre d'âmes : et celui-là seul peut la faire qui a dit que, pour cet ordre, sans lui, nous ne pouvons rien faire.

Et donc, la condition suffisante et indispensable d'une vraie retraite c'est la foi en la vertu souveraine de Celui que nous avons imploré en commençant. Tenons nos âmes, dirai-je, en état de *Veni Creator*, et nous ferons une bonne retraite.

O Marie, notre céleste Mère, nous chanterons le *Magnificat* quand le travail sera achevé et que

le Tout-Puissant aura fait en nous de grandes choses.

Mais, dès maintenant, nous nous consacrons à vous, nous souvenant que l'Esprit de Pentecôte reposa d'abord sur vous comme un globe de feu, avant de se disperser sur la tête des apôtres en retraite. C'est de vous, maintenant comme la première fois, que le monde reçoit son Sauveur.

Avec vous donc, nous allons être en cénacle. *Cum Maria, Matre Jesu.*

Amen.

LA MORT

LA MORT

Bonum est, o Mors, judicium tuum.
O Mort, ta pensée est salutaire !
(Eccli. XLI, 3.)

Mesdames,

Une retraite dont le programme ne comporterait pas, pour une mesure, la méditation des fins dernières, ne serait certainement pas l'œuvre des âmes dont nous parlions hier.

D'autre part, le temps trop court qui est à notre disposition, ne nous permet pas de nous étendre sur les grands sujets qui forment pourtant le fond de toute retraite sérieuse. Mon intention est de leur consacrer les deux entretiens de cette première journée :

Ce matin, nous méditerons sur la Mort.

Rien n'est plus ordinaire, je n'ose dire vulgaire, que la mort; rien n'est plus étranger à nos pensées habituelles. L'Esprit-Saint a eu beau nous avertir qu'elle est une bonne conseillère, on ne l'écoute pas, cette conseillère. La mort, dont le nom revient pourtant fréquemment dans notre conversation, à cause des coups qu'elle frappe ici et là, à nos côtés, nous semble n'avoir à faire qu'aux autres; et, en ce qui nous concerne personnellement, la perspective de la fatale rencontre fuit devant nous comme l'horizon qui borne notre vue et qui s'éloigne à mesure que nous en approchons.

Or nous mourrons, c'est une certitude qui n'a pas besoin d'être démontrée. Depuis que Dieu a porté l'arrêt de mort contre la famille humaine, nul n'en a été excepté, nous ne le serons pas.

Nous mourrons donc.

Je voudrais, Mesdames, pour commencer l'œuvre de lumière dont il était question hier, vous donner ce matin, toute, je dis toute, la pensée chrétienne sur la mort.

Et à cette fin je vous présenterai la mort comme un châtiment qu'il faut accepter avec soumission, comme un sacrifice, qu'il faut apprendre à faire avec générosité, comme une délivrance, et, de ce point de vue, il faut l'aimer.

I

La mort est un châtiment. Vous savez bien que la créature humaine n'avait point d'abord été créée pour mourir. Elle devait traverser la terre pour y mériter, dans des conditions dont la précision nous est inconnue, mais, sûrement, pour aboutir à un simple changement d'installation, changement qui n'eût pas comporté la mort, la division momentanée des deux parties de notre être.

L'immortalité habitait jusqu'en notre corps, le souffle créateur y avait mis un germe de vie que la révolution du temps et des années n'aurait pas affaibli.

Hélas! le péché est venu, qui a rendu ce germe passible de la maladie et de la mort.

« Tu mourras, si tu touches au fruit de cet arbre, » avait dit Dieu. C'était mettre la perpétuité de la vie à cette condition très simple de reconnaître le droit de commander à Celui qui est l'auteur de la vie.

Nos malheureux premiers parents passèrent outre à cette discipline, et ils en devinrent mortels, eux avec toute la descendance.

Pour ne pas mourir, il suffisait donc de rendre hommage au souverain domaine de Dieu. Le tentateur fit briller aux yeux d'Adam et d'Eve le fol

espoir de la vie indépendante : « Vous serez comme des dieux ». Et la vie leur échappa, en punition de ce qu'ils avaient voulu se l'approprier : *Morte morieris,* dit Dieu au coupable : tu mourras, et ce sera le châtiment de ton impatience à subir mon joug : *Stipendium peccati, mors* [1], la mort, dit saint Paul, est le salaire du péché.

Le caractère de châtiment se voit, dans la mort, aux souffrances qui l'accompagnent et aux appréhensions qu'elle cause.

Les souffrances de la mort, il faudrait dire celles qui la préparent surtout, car réellement nous commençons de mourir en naissant, et dans l'intervalle, entre les deux termes de notre petite vie terrestre, que d'épreuves de santé qui ne sont pas autre chose que l'œuvre de la mort en marche !... et en tout cas il y a le temps, l'agent fidèle et sûr de la mort, qui se charge de nous user, pour finalement lui livrer notre dernier soupir !

Mesdames, c'est l'évidence qu'on sépare d'autant plus laborieusement deux objets soudés l'un à l'autre qu'ils sont plus étroitement unis, or l'union de l'âme et du corps est incomparablement intime : pourrait-elle se défaire autrement que par d'indicibles déchirements ? Soyez sûres que quand l'agonie n'est pas

[1] Rom., VI, 23.

violente, c'est que la mort avait de longue date avancé son ouvrage.

Châtiment par les souffrances qui l'accompagnent ou qui la préparent, la mort l'est plus encore par les appréhensions qu'elle cause.

Je me souviens de ce vieux solitaire qui avait passé quatre-vingts ans dans la pénitence, et qui, parvenu à sa dernière heure, soudain se montra à ses disciples plein d'épouvante. — « Mon Père, qu'avez-vous? — J'ai peur! — Peur de quoi? — De ce passage, la mort. »

Au fond, il avait raison, la mort n'étant pas principalement une sortie, mais bien une entrée, et une entrée dans un monde à destinées définitives. Vous êtes sur votre lit d'agonie : le Juge est à deux pas. Il va donc tout à l'heure, selon la parole de l'Ecriture, cueillir le fruit à l'arbre de votre vie : si en le pressant il n'allait en faire sortir que de la fumée et du vent! Qui que nous soyons, parvenus à cette heure, il nous sera bien difficile de ne pas être terrifiés par la vue rétrospective de tant de grâces négligées, de tant de responsabilités douteusement portées, de tant de fautes comment réparées? « Qui sait, disait saint Paul, qui sait s'il est digne d'amour ou de haine? » Le moment de la mort pèse du poids de cette incertitude cruelle.

La mort est donc bien un châtiment : il faut la subir avec soumission.

II

Puis elle est un sacrifice à faire généreusement.

L'instinct de la vie est en nous si profond ! Ces flots d'immortalité qui à l'origine coulèrent sur nous n'ont pas été tellement taris qu'il ne nous en reste un amer regret. Aussi voyez comme l'âme se cramponne à la vie, comme on tâche d'élargir la base de sa demeure terrestre, comme pour la mettre mieux à l'abri ! On amasse de la fortune, on arrondit des domaines où l'on voit une sorte de prolongement de la personne : on attire à soi honneurs, titres, positions sociales : et tout ce travail ressemble à l'effort dont on construit une citadelle pour s'y fortifier !

Pauvre citadelle fragile ! comme il va peu coûter à la mort de la renverser !

Notre dernière heure va sonner : bon gré mal gré nous avons la sensation de la retraite dans six pieds de terre. Tout le reste il faut le quitter : luxe et confortable, douceurs variées dont nous avions étoffé notre existence : *Siccine separat amara mors !*[1] « O mort, s'écriait le roi de la Bible, Agag, ô mort, que tu es donc une séparatrice amère ! »

Elle sépare surtout — et c'est là le point dou-

[1] I. Reg. XV, 32.

loureux du sacrifice — elle sépare de la famille, de l'amitié, de tout ce qui était vivante partie de nous-mêmes !

Je me souviens d'avoir entendu un enfant de dix ou onze ans s'écrier : « Non, non, je ne veux pas mourir, quitter papa et maman ! » La mort ne s'arrête pas à discuter les répugnances ou les convenances : elle passe et emporte sa proie !

On a remarqué que les mourants près de l'agonie font le geste de chercher : ils cherchent à quoi se prendre, pour se retenir sur le bord de l'abîme qui les appelle.

Mais, Mesdames, en voilà assez sur le second caractère de la mort ; il est trop évident qu'il y a un grand sacrifice à faire : puissions-nous, l'heure venue, avoir près de nous une main amie qui approche de nos lèvres mourantes le Crucifix, pour nous aider à faire ce sacrifice avec générosité en l'unissant à celui du Dieu mort !

III

Enfin la mort est une délivrance : il faut l'aimer.

Ah ! ici nous sommes en pleine pensée chrétienne, c'est bien évident. Allez dire à qui n'a pas la foi que la vie présente est une prison, et que la mort est une sortie, un retour de captivité !

Pourtant il n'est même pas besoin d'avoir la foi

pour comprendre que la terre n'est certainement pas la patrie du bonheur. Les très jeunes, en certaines conditions, commencent par se figurer qu'il n'y a que de l'azur à l'horizon, ils ne croient pas aux nuages : mais l'illusion n'est point de durée. Si l'on voulait recueillir les témoignages de tous les désenchantements humains, on serait surpris de voir, selon le mot de Chateaubriand, tout ce que les yeux des rois contiennent de larmes. Madame de Maintenon écrivait sa vie en trois lignes : « J'ai été jeune, j'ai été aimée, je suis parvenue à la fortune : je proteste que tous les états laissent un vide affreux. »

Mesdames, j'ai eu, pour ma part, trois ou quatre fois, l'occasion d'expérimenter ce qu'il faut penser de la vie, au point de vue bonheur, sur des vieillards qui allaient toucher à l'éternité : « Voudriez-vous recommencer ? »

Ils disaient : Non ! et comme saint Paul : « La mort m'est un gain, *mori lucrum* [1], c'est une délivrance, *cupio dissolvi !...* mes jours ont été courts et mauvais, *breves et mali*, comme ceux du doux patriarche Jacob : allons au lieu de nos pères, ce qui veut dire depuis le Christianisme, allons-nous en chez Dieu ! »

---

[1] Phil. I, 21.

Il y a surtout un mal, Mesdames, dont la mort nous délivre, et dont seule elle nous délivre, c'est le péché.

Et voyez le revirement qui s'est fait dans notre condition par suite de la faute originelle :

Dieu avait dit à l'homme : si tu pèches, tu mourras ; maintenant il faut mourir pour ne plus pécher, puisque, hélas, le juste lui-même ne s'oublie pas moins que jusqu'à pécher sept fois par jour.

Et donc mourrons, pour être délivrés de ce mal, à peu près inexorable ici-bas, le péché !

Et, pour résumer toute la pensée chrétienne sur la mort, nous dirons à celle-ci : sois, tu es une juste peine ; le péché avait séparé mon âme de Dieu, il convient que tu sépares à ton tour mon âme de mon corps, cette seconde séparation compensera l'autre et lui fera une sorte d'expiateur contrepoids : ô mort, je t'accepte comme châtiment ! Ensuite, tu me brises de bien des manières..., néanmoins, depuis que mon Dieu s'est laissé briser de même pour m'enseigner le courage de mourir, je me sens excité à faire généreusement mon sacrifice. Et enfin, ô mort, puisque la vie est un piège continuellement tendu à ma persévérance, ô mort, tu m'en délivres, et par la meilleure partie de moi-même, je me prends à t'aimer !

Vous retiendrez sans peine, Mesdames, les trois

mots qui résument l'authentique et très complète interprétation du sens de la mort. Voilà de la lumière toute pure, si je ne me trompe.

Et pour finir, revenons à notre texte. Puisqu'au dire de l'Esprit-Saint, la mort est une si bonne conseillère, quels conseils lui prendrons-nous ?

Avant tout, ou même, si vous le voulez, exclusivement, un conseil de détachement.

Comment, en effet, comprendre, devant l'inexorable guet que la mort fait de nous, qu'on puisse ici-bas s'attacher à quoi que ce soit ?

Vous savez le nom de nos trois principales attaches, l'orgueil, l'ambition, la sensualité.

L'orgueil ! mais la mort le fait paraître stupide ! exaltons-nous à plaisir, en tiendrons-nous plus de place quand nous serons couchés en terre ?

L'ambition ! ô Dieu, comme elle est sotte sous le jugement de la mort ! si nous avons assez réussi, comme on dit dans le monde, pour qu'un jour on capitonne notre cercueil, ce sont les vers, et non pas nous, qui profiteront du capitonnage.

Et pour la sensualité, pense-t-elle que pour avoir davantage flatté ce corps misérable, elle le préservera d'être un objet d'horreur que les survivants auront hâte de voir disparaître ?

Détachons-nous donc du triple lien que la mort juge si sévèrement !

La vie est courte. L'Ecriture-Sainte la compare

tantôt à une flèche qui part, tantôt à une feuille qui tombe ou à une fleur qui se fane... c'est bien la peine de s'y attacher !

Nous mourrons, Mesdames, et bientôt : quand les accidents, quand les maladies imprévues devraient nous épargner, rien n'est moins sûr, quand en un mot la provision de vie que nous avons reçue ne serait dépensée qu'avec la plus stricte économie, même en ce cas, nous n'en aurions pas pour longtemps, ce mot longtemps est un leurre, le temps n'est jamais long. Adam ne serait mort que d'hier, qu'aujourd'hui il aurait fini son temps, et tout ce qui finit est court.

Au reste la pensée si salutaire de la mort ne nous apprend pas, ne nous invite pas à ne pas user des biens de la terre, mais bien, selon le mot profond de saint Paul, à en user comme n'en usant pas.

Et toujours cela revient au détachement.

Quelque part l'auteur de l'Imitation raconte qu'un jour un religieux disait : « Oh ! si je savais le jour et l'heure de ma mort ! » et il lui fut répondu : « faites comme si vous saviez que c'est pour aujourd'hui », et, quand le moment viendra effectivement, vous vous trouverez bien de vous être ainsi comporté.

Etablir toute sa vie présente dans la dépendance de la salutaire pensée de la mort, voilà la sagesse,

que je vous souhaite, Mesdames, en vous recommandant la lecture méditée du XXIIIe chapitre du Ier livre de l'Imitation.

Amen.

LE JUGEMENT

LE JUGEMENT

Post hoc autem judicium.
Après quoi ce sera le jugement.
(Hebr. IX, 27).

Mesdames,

C'est en ces termes brefs que saint Paul énonce le second moment de nos fins dernières. Il avait dit : « de par un décret formel tout le monde mourra », et il ajoute : « Puis la mort sera pour chacun aussitôt suivie du jugement. »

La mort est donc une fin, mais seulement la fin de la vie présente.

La fleur tombe, se fane, et c'est fini.

L'oiseau blessé par le chasseur jette un dernier cri, secoue d'un dernier mouvement convulsif son aile brisée : et c'est fini.

La différence vient de ce que l'oiseau et la fleur n'avaient pas eu la propriété, la maîtrise de leur destinée : ni l'une n'a pu modifier son parfum, ni l'autre, changer sa chanson. Mais la créature humaine est libre : placée entre le bien et le mal, il lui appartient de se porter à l'un ou à l'autre : et c'est pourquoi elle est responsable de son choix, et elle en aura un compte à rendre : un juge l'attend. Sitôt nos yeux éteints, et avant même qu'une main pieuse les ait fermés, sitôt que notre cœur aura cessé de battre, le Maître de la vie s'adressera à nous : *Redde rationem villicationis tuæ,* fais voir ta gestion ! [1]

Cette entrevue s'appelle le jugement particulier.

Si j'ai résolu de consacrer à ce grand sujet l'un de nos entretiens de retraite, ce n'est pas même principalement pour appuyer une nouvelle fois sur les fins dernières, c'est surtout parce que ce sujet, traité à la manière dont je le traiterai, devra vous donner des lumières peu connues sur la gravité de la vie présente. Vous en jugerez.

Donc voilà qu'au moment précis où les sanglots éclatent dans la chambre mortuaire parce qu'on a dit : « C'est fini », l'âme séparée de son corps arrive devant son Juge. Cette rencontre, Mesdames,

---

[1] Luc XVI, 2.

ce tête à tête avec Celui qui fit s'écrouler la cohorte de Judas, quand il lui dit : « C'est moi!... »

Avec quelle puissance d'émotion et de compassion l'Eglise traduit le saisissement du justiciable, quand elle chante près de sa dépouille : *Quid sum miser tunc dicturus?* Oh! oui, misérable que je suis, que dirai-je alors?

Mais voulant préciser mon enseignement, je vais successivement offrir à votre méditation l'objet du jugement et sa procédure.

I

L'objet du jugement, Mesdames, est contenu dans une seule pièce : l'âme.

Notre âme est comme l'une de ces glaces photographiques qu'on expose à la lumière d'un paysage et qui semblent d'abord n'en avoir rien pris, qu'on y verse un peu d'une liqueur préparée à cet effet, aussitôt tout le paysage y revit.

C'est ainsi que le souffle de Dieu agissant comme cette liqueur, en passant sur notre âme, y fera briller en traits de feu toute notre histoire.

Je dis toute notre histoire : les divers âges revivront ensemble : les faiblesses de l'enfance qui ont échappé à notre souvenir; les illusions et les frivolités de la jeunesse; les calculs de l'âge mûr;

les caprices, les chagrins, les entêtements de la vieillesse, et d'une vieillesse peut-être encore livrée aux convoitises. Ah! quel effroi et quelle terreur sans doute ce sera d'avoir à contempler dans le champ d'un seul regard toutes les étapes de notre existence, en constatant que, peut-être, ne les aurons-nous parcourues toutes, que pour grossir notre trésor de colère!

Ici-bas, la variété extrême des événements qui se succèdent les uns aux autres fait que nous ne fixons guère notre attention qu'au présent et à son voisinage peu éloigné. Nous ne voyons pas à la fois tout ce que nous sommes, depuis que nous avons commencé d'être. La dernière situation est celle d'après laquelle nous nous apprécions. Et par exemple, un mouvement de salut dont Dieu nous favorise, à l'occasion d'une retraite ou de tel autre événement, suffit pour nous calmer sur une insensibilité de plusieurs années. Nous ne voyons bien de l'état de notre conscience que l'actualité. Or devant le Juge tout se présentera à la fois. L'histoire se déploiera tout entière, depuis le premier sentiment que forma notre cœur jusqu'à notre dernier soupir. Tout se rassemblera sous nos yeux : toutes les impressions de notre sensibilité, tous les regards de notre intelligence, toutes les décisions, tous les mouvements de notre volonté.

Essayons de compter pour un jour; mais,

Mesdames, il serait plus facile de faire le dénombrement des battements de notre cœur, ou encore des traces laissées dans les airs par l'oiseau qui les a fendus à tire d'aile tout le long du jour. Nos impressions sont si mobiles, notre cœur si actif, notre volonté si changeante, et les créatures qui nous entourent si puissantes pour nous modifier!

Mais maintenant, après avoir essayé de vous donner quelque idée de ce que sera pour nous la vue d'ensemble de notre vie, il faut entrer, au moins sommairement, dans le détail.

J'ai dit que la pièce unique de tout le procès sera notre âme. Notre âme s'ouvrira devant le Juge et devant nous, comme un livre : *Liber scriptus proferetur*.

Et voici d'abord la page des actions.

Nos actions coupables, c'est ce que d'avance nous connaîtrons le mieux : je puis me dispenser d'analyser beaucoup cette page. Toutefois, pensons, Mesdames, aux actions qui furent invisibles aux regards de nos semblables et même aux nôtres : tant de jalousies basses, par exemple, que nous dissimulions par fierté et qui ne nous empêchaient pas d'avoir des dehors aimables : tant de dispositions malsaines auxquelles seule l'occasion manqua et que nous avions comptées pour rien, oubliées même, parce qu'il n'en avait rien transpiré. Pour cet ordre de délits, dit saint Bernard, nous verrons l'accu-

sation jaillir comme d'une embuscade : *prodiens ex improviso et quasi ex insidiis*. Et c'est que pour la première fois il nous sera donné d'explorer à fond l'abîme de notre cœur, que nous n'avions jamais visité, jamais habité.

Passons.

Après le mal que nous aurons fait, il faudra subir la discussion du bien que nous aurons manqué de faire.

La page de nos omissions, Mesdames, la page où il n'y a rien d'écrit, parce qu'elle est blanche, nous la croyons innocente : eh ! non, son tort est précisément qu'elle soit blanche : il fallait écrire : en telle circonstance où nous avons gardé le silence lâchement, nous devions parler ; en telle autre circonstance, où nous avons laissé faire, nous devions empêcher : nos conseils, nos remontrances auraient épargné ces fautes à nos inférieurs ou à nos égaux. Puis enfin, que signifie la parabole des talents, sinon que nous ne sommes pas placés sur la terre pour nous abstenir mais pour commettre et que la vertu ne consiste pas dans le négatif. En vérité je me demande si la page des omissions ne sera pas la plus redoutable à lire sous le regard de Dieu : y pensons-nous ?

Tout n'est pas fini.

Après les actions et après les omissions, il y a les intentions. Sur la terre, que de vertus de surface,

ou plutôt que d'honnêtetés creuses qui donnent l'illusion de la vertu ! « Je prendrai un flambeau, dit le Seigneur, et la torche en main je scruterai Jérusalem : *scrutabor Jerusalem in lucernis*[1], je fouillerai jusqu'aux derniers recoins de cette accusée. »

Il fouillera, et que trouvera-t-il ? que sais-je ? des désirs d'estime, d'ostentation, des vues humaines qui auront infecté une partie de notre vie : une dureté que nous prenions pour du zèle, un penchant à médire que nous aurons cru charité courageuse : *scrutabor Jerusalem in lucernis*. Et à cette inspection, il est à présumer que plus d'une correction apparente ressortira telle que je ne sais quoi de vermoulu, bon pour le feu !

Tournons encore la page.

Jusqu'ici nous n'avons parlé que des péchés qui nous sont propres. Restera à subir le spectacle accusateur des fautes d'autrui dont nous aurons été la cause ou l'occasion et qui, par conséquent, nous seront imputées. On nous présentera les âmes à qui nous aurons été un sujet de chute ou de scandale : les âmes que nos discours ou nos exemples auront perdues ou amoindries. Nos vies se mêlent ici-bas : il y a bon gré mal gré entre nous une mutualité

[1] Soph. I, 12.

d'influences subies et exercées. Aussi chaque fois que nous apprenons la mort de quelqu'un avec qui nous fûmes en relations, nous pouvons dire : « il a été question de moi là-haut » : pensée grave, certes, que celle-là, puisqu'elle porte que notre jugement est commencé !

Mesdames, j'arrête à ce point l'aperçu du dossier sur lequel se fera notre jugement : et c'est à dessein que j'ai évité de charger en aucune façon les couleurs du tableau. Mais par ce que nous avons dit vous pouvez penser si la vie est sérieuse, pour qu'un Dieu n'en laisse tomber pas un soupir dans l'oubli. Nos cheveux sont comptés : les battements de nos cœurs le sont à plus forte raison.

Etudions maintenant, après le dossier, la procédure du jugement.

On distingue dans un procès trois éléments : l'instruction, la sentence et la sanction.

Et je dis que pour le procès qui nous occupe l'instruction se fera selon la vérité toute nue ; la sentence sera rendue avec une rigueur inexorable, et la sanction aura une efficacité infaillible.

Sur la terre, les procès souvent s'enveloppent d'intrigues : la bonne foi du juge se laisse prendre aux artifices des avocats, quand elle ne se fait pas complaisante ou complice.

Or, au temps d'Isaïe, il paraît que les pécheurs se promettaient quelque chose de semblable pour les

futurs débats devant Dieu : et le prophète leur répondait : « Allons donc! Celui qui a fait l'œil n'aurait pas tout vu ! et Celui qui a fait l'oreille, tout entendu ! » Vos pensées parlent à Dieu : votre conscience est à la fois sa police et son témoin. C'est pour cela que Tertullien nous représente le Juge instruisant la cause d'une âme et il fait dire par ce Juge à cette âme : *consiste in medio, anima, te simplicem appello :* comparais, ô âme, je t'appelle seule : témoins à charge ou à décharge n'ont que faire ici, viens, toi, et seule : *te simplicem appello.*

Il est donc clair et nous comprenons que l'instruction ne se règlera que sur la vérité, à l'exclusion de toute influence du dehors.

Et la sentence suivra inexorable. Car l'on était averti que c'est de ce côté de la tombe que la destinée d'au-delà se prépare. En conséquence, Dieu s'est limité à lui-même l'exercice de la miséricorde pour le stade et la durée du temps. Quand le temps cesse pour chacun de nous, nos œuvres nous suivent, et ce sont elles qui font parler le Juge.

La sanction, enfin, c'est l'éternité dans le bonheur ou dans le malheur.

Nous sommes irrévocablement voués à l'éternité. Notre vie a commencé : elle ne finira pas : nous avons vingt ans, cinquante ans : c'est le passé cela : mais l'avenir, c'est l'éternité. A la mort s'achèvera

l'épreuve et au jugement commencera la consommation. La terre et les cieux périront peut-être : les mondes pourront être rendus au néant d'où ils furent tirés : mais les âmes, les créatures libres, faites à l'image de Dieu, auront désormais la durée de leur modèle même.

O éternité! ciel ! enfer ! alternative formidable, devant laquelle nous ne pouvons pas reculer : ceci ou cela nous attend ! ceci ou cela sera la sanction de notre jugement.

Peut-on bien être assez léger pour ne pas se livrer tout entier au souci de ce jugement! On passe des années à préparer des examens de carrière! et l'on n'a que de vagues et intermittentes préoccupations pour l'éternelle carrière !

Ce soir, je suis plus près de l'échéance à laquelle je serai jugé que je n'étais ce matin : suis-je mieux préparé à mon jugement? et si ma conscience ne me permet pas de répondre oui, c'est que j'ai perdu ma journée.

Saint Augustin a raconté que le lent et laborieux travail de sa conversion fut déterminé, activé, soutenu principalement par la pensée du jugement.

Si nous n'avons pas à faire œuvre proprement dite de conversion, l'œuvre de notre salut ne justifie pas moins la crainte et le tremblement auxquels saint Paul nous convie!

Quid sum miser tunc dicturus? Posons-nous

souvent cette question : et ce sera le secret de rendre efficace la prière dont l'Eglise enveloppera notre cercueil : *Pie Jesu Domine, dona ei requiem!*

Amen.

LA MORTIFICATION

LA MORTIFICATION

Qui vult venire post me... tollat crucem !
Que celui qui veut me suivre porte sa croix.
(Matt. XVI, 24.)

MESDAMES,

Nous avons d'abord défini la retraite « un rendez-vous de Dieu ».

Comme il est clair que Dieu ne donne pas de rendez-vous pour une fin vulgaire, il fallait ensuite nous mettre en état de profiter de celui que Dieu nous donne, en nous plongeant, si je puis dire, dans la lumière de nos fins dernières, les seules qui intéressent Dieu, parce que ce sont les seules qui nous importent à nous-mêmes.

Nous l'avons fait hier. Les bons conseils de la mort nous resteront présents, et ce que nous avons

pu comprendre du jugement qui nous attend nous aura, j'en suis sûr, persuadés à fond de la gravité de la vie.

A partir de maintenant, il faut nécessairement que je choisisse des sujets d'entrètien moins généraux que les fins dernières. Commençons par celui de la Mortification dans la vie chrétienne.

C'est un austère sujet, je le sais. Les âmes quelconques ne sont pas en goût d'en entendre parler. Cependant c'est par là que Notre-Seigneur a commencé sa prédication et qu'il l'a continuée : car après avoir dit : « Si quelqu'un veut me suivre, qu'il fasse pénitence, » qu'a-t-il fait, tout le temps du reste de son apostolat, sinon développer son sermon sur le renoncement et la mortification ?

Sujet qu'on ne comprend plus : c'est bien là peut-être la principale cause de tous nos maux. Je me souviens qu'il y a quelques années j'assistais à l'audience où le vieux pape Léon XIII, recevant, selon l'usage, les prédicateurs du Carême pour la ville de Rome, leur donnait ses instructions : je fus profondément ému par l'accent dont ce Pontife de génie, qu'on aurait dit habituellement occupé à résoudre les difficultés de son gouvernement principalement par les moyens de la prudence diplomatique, s'adressa à peu près en ces termes aux quarante ou cinquante ouvriers évangéliques qu'il avait devant lui : « Moi, vicaire de Dieu, je

vous demande de prêcher par dessus tout l'Evangile de pénitence : car, au milieu des maux qui affligent l'Eglise, ce qui nous fait trembler plus que tout le reste, c'est que nous croyons voir que la pénitence s'en va, et nous nous demandons parfois s'il reste dans l'humanité chrétienne assez de cette vertu pour faire patienter encore la justice de Dieu ! » Et la voix du vieux pape, que je crois entendre, tremblait en disant ces mots.

Quant à son très pieux successeur, tout le monde sait que personnellement il est un ascète. Sa joie débordait, il y a deux ans, de mettre sur les autels le Curé d'Ars, parce que le Curé d'Ars a en quelque sorte incarné la mortification : *Questo e un vero,* disait-il : en voilà un vrai, oui un vrai saint, et un vrai modèle, parce qu'il a compris et héroïquement pratiqué la pénitence.

Mesdames, je grouperai autour de deux points mon entretien de ce matin :

Devoir de la mortification.

Pratiques essentielles de cette vertu.

I

La mortification — le mot le dit — est l'opération par laquelle nous donnons la mort à quelque chose qui est en nous.

Tout ce qui est nous — tout ce qui est en nous — n'a donc pas le droit de vivre ?

Non, Mesdames.

L'Auteur de notre être n'avait d'abord ensemencé le champ que de graine saine ; mais son ennemi est venu pendant la nuit, comme parle Notre-Seigneur dans sa parabole, la nuit de la tentation, et il a jeté l'ivraie à travers : si bien que si nous laissons croître toute la semence que porte le champ de notre âme, la végétation malsaine étouffera l'autre, n'en doutons pas.

Il faut se faire un peu, et même beaucoup, mourir, pour vivre.

C'est la leçon que notre adorable Maître, Jésus-Christ, nous a si simplement et si éloquemment donnée par son exemple. Lui, était tout pur : il n'y avait pas de risque que le mauvais grain germât en sa sainte âme : pourtant il a vécu mortifié ; plus que mortifié, identifié à la douleur, puisque le prophète l'avait nommé d'un titre dont son histoire n'a pas démenti la trop parfaite exactitude : « l'homme de douleurs ». Il a vécu mortifié par l'exemple, et pour pouvoir dire avec autorité : « Si quelqu'un veut venir à ma suite, qu'il prenne sa croix ! »

Les saints ont bien compris cela : l'on n'en voit pas un qui n'ait été plus ou moins bourreau de soi-même. Pensez au Curé d'Ars ! et pensez avec

n attendrissement tout particulier, à ces innocences xquises, tels qu'un Louis de Gonzague ou un Berckmans, qui éprouvèrent si étrangement le besoin de se faire souffrir, non pour expier, mais pour s'épurer et pour se rendre semblables au modèle : uniquement parce qu'ils comprenaient le Crucifix !

Ils comprenaient la leçon de choses, comme on dit maintenant, la leçon par l'exemple : leçon que notre divin Maître a ensuite si expressément formulée en théorie : ou bien l'acceptation de la mortification, ou bien l'impossibilité de prendre sa suite.

Je n'insiste pas davantage sur le devoir, tant il est clair !

Passons aux pratiques.

II

Mesdames, ce n'est pas aux formes extraordinaires de mortification que je songe tout d'abord pour vous : je n'y songerai même point du tout.

Mais prenons d'abord la vie ordinaire : avec ses obscurs devoirs, que d'occasions ne nous offre-t-elle pas de nous faire un peu mourir !

Je la suppose réglée, quant à ses grandes divisions : ceci doit entrer dans le cadre de la journée,

cela dans le cadre de la semaine : il y a tel soin concernant l'entretien de l'intérieur qui revient périodiquement, à des dates qui sont fixées. Eh bien ! j'affirme que déjà la fidélité à l'ordre représente une honnête mesure de mortification, car notre nature déchue y répugne : l'ordre est monotone, et pour ce motif il déplaît au caprice qui est fantaisiste.

Ensuite, je demande à la vie ordinaire qu'elle soit pleine. L'Esprit-Saint a loué les vies faites de journées pleines — savons-nous bien ce que c'est ? Les pauvres gens sont obligés par la nécessité matérielle d'avoir de ces journées-là. Mais si ce stimulant nous manque, n'allons pas pour autant nous croire dispensés de remplir nos vies. La pire immortification, et peut-être la suprême laideur, c'est l'oisiveté. Sans doute, Mesdames, que le péril pour nous est dans une oisiveté seulement relative, je veux dire que nous ne passerons pas notre temps à ne rien faire, nous nous contenterons d'en passer une partie à faire des riens : ou bien nous nous traînerons sans diligence sur notre travail, de telle sorte que nous n'aboutirons qu'à peu de besogne faite.

La vie pleine après la vie réglée, voilà de l'authentique, très saine et très sanctifiante mortification.

Continuons.

De crainte de ne pas trouver ailleurs l'occasion de placer le mot qu'il faut que je vous dise sur les lectures, je le rattache à notre sujet de ce matin.

Mesdames, vos vies vous font probablement des loisirs de lectures. Tant mieux ! Et je souhaite qu'il en soit ainsi. La lecture est le moyen de continuer notre éducation intellectuelle qui, en effet, ne doit ou ne devrait jamais être considérée comme achevée.

Mais prenez garde : la lecture, si elle est sérieuse, sera encore un sujet de mortification, c'est-à-dire d'activité austèrement dépensée : dans le cas contraire, si elle est frivole, elle sera ou un passe-temps coupable, ou une sensualité que je ne qualifie même pas !

Le mauvais journal, le roman insipide ou de saveur âcre et faisandée aux mains d'une honnête femme ! je ne comprends pas.

Ce journal et ce roman, c'est le démon, c'est le génie du mal en pages : bien plus dangereux que sous le travesti qu'il prit pour séduire Eve.

Et donc, en passant, je viens d'indiquer une sorte d'abstinence qui s'impose absolument à vos consciences.

J'ai parlé de la culture intellectuelle qui n'est jamais finie ; mais dont le prolongement indéfini n'est pas à la portée de tous.

Permettez-moi de nommer une autre culture, à

la portée de tous celle-là, et qui représente une grande mortification.

Je veux parler de la culture du caractère. Ils sont très divers les caractères : la galerie en est fort étendue. Pas un seul qui soit parfait : l'orgueil, ou l'opiniâtreté, ou la mollesse, ou l'inconstance, ou la susceptibilité, ou la sensualité, ou l'égoïsme, ou la rêverie ou la paresse y mêlent leur alliage. Ce n'est pas une faute d'être venus au monde avec la complexion qui comporte ces défauts; mais c'est une grande faute que d'y rester : je veux dire sans chercher à s'en corriger.

Notre âme nous a été donnée à l'état d'un diamant brut : vous savez ce que c'est que le diamant avant la taille, avant le dépouillement des scories qui l'enveloppent : du charbon, tout simplement. Et dire que l'on prend la peine de dégager de ce charbon un diamant, mais que la plupart des âmes ne font rien pour dépouiller la vilaine gangue des défauts qui les déshonorent et de plus rendent trop souvent inutiles leurs réelles richesses.

Voyez, Mesdames, je ne demande rien de rare en conjurant de mortifier, de faire mourir les défauts de caractère.

Autre objet de mortification : les croix de Providence à accepter généreusement. Savez-vous ce que c'est? Oui. Pourtant, je me permets de l'expliquer d'un mot : Notre-Seigneur, Mesdames,

après avoir porté sa Croix, qui n'a pas été seulement la Croix de bois sur laquelle il est mort, mais l'effroyable Croix de toute sa vie d'Homme-Dieu volontairement égaré parmi les contacts de la bassesse humaine, Notre-Seigneur l'a divisée, cette Croix, en d'infinies parcelles, dont le nombre suffit pour la répartition à en faire à toutes les générations futures : et c'est sous la forme des contrariétés de la vie, de ses accidents, de ses malheurs, de ses deuils, que se fait cette répartition que j'appelle des Croix de Providence. Comment les accueillons-nous ? vulgairement ou chrétiennement? Voilà bien une mortification peu coûteuse, et au surplus si raisonnable? Pourtant, voit-on habituellement que les âmes religieuses s'y soumettent très différemment des autres.

Jusqu'ici, Mesdames, je n'ai énuméré que des pratiques de mortification qui sont toutes véritablement obligatoires.

J'ajoute en finissant, qu'il est indispensable de s'en imposer quelques-unes de surérogation.

Bossuet a dit cette effrayante parole : la perte de plus d'une âme a commencé par la respiration sensuelle d'une fleur ; ce qui signifie que si l'on s'accorde tout ce qui est permis, on finira certainement par s'accorder ce qui est défendu.

Tout plaisir accoutume ou achemine à la sensualité : il la flatte, il la caresse, il en augmente

les exigences, il la rend plus impérieuse. Que faire? S'interdire tout plaisir? Non, mais s'en refuser quelques-uns. Et il y va du salut.

Mesdames, je ne voudrais pas que cette instruction très importante n'eût d'autre portée que l'application à votre utilité, c'est-à-dire à votre sanctification personnelle.

Il faut que par vous le sens chrétien de la mortification et de la pénitence se rétablisse dans vos familles.

J'ai dit, en commençant, que le grand pape Léon XIII avait fini sa vie, en se demandant jusqu'où irait l'altération de ce sens : car elle est évidente. Quant au saint pape actuel, il prêche d'exemple pour le restaurer.

N'est-il pas trop vrai que nous ne voyons pas assez comment nos familles chrétiennes compatissent au mal de la cause qui est la leur, par leurs mortifications?

Oh! Mesdames, comprenez et faites comprendre qu'il n'y a de vies fécondes que les vies mortifiées.

C'est une loi qui semble écrite dans la nature même. Le laboureur déchire la terre, pour la préserver des ronces. Le vigneron taille le cep, pour lui faire porter des fruits de qualité, et ainsi de suite.

Bref, saint Paul nous a parlé de la mortification en disant qu'il achevait de souffrir en sa chair pour suppléer aux manques de la passion du Christ.

La justice est là : le Christ s'est avancé jusqu'au point où il devait le faire pour souffrir pour nous.

Il nous attend pour le continuer. Voudrons-nous le faire? Problème de vie ou de mort!

Résolvez le problème dans le sens de la vie, Mesdames, vous le résoudrez du même coup dans le sens du bonheur, même en ce monde.

Dussé-je paraître paradoxal : je vous le dis, on ne jouit bien que de ses privations.

Il y a quelques jours, je recevais l'aumône des vieillards des Petites-Sœurs des Pauvres pour le denier du culte : Cinquante francs! ces pauvres vieux, ce qu'ils avaient de bonheur dans les yeux à faire cette offrande? Et quelle leçon!

Mesdames, nous sommes chrétiens : prenons la Croix et allons par la Croix à la gloire.

Amen.

L'APOSTOLAT

L'APOSTOLAT

Mandavit Deus unicuique de proximo suo.
Dieu a donné à chacun de nous la charge de son prochain.
(Eccli. XVII, 12.)

Mesdames,

Ce matin, c'était de l'âme chrétienne à base de pénitence et de mortification que nous traitions.

Ce soir, c'est de l'âme apostolique que nous nous occuperons.

Vous rappelez-vous ce dialogue d'une sombre solennité que Jéhovah, le Seigneur, soutint avec le premier fratricide pour lui reprocher son crime : « Caïn, où est ton frère? — Mon frère, eh ! que m'importe? suis-je chargé de sa conduite? »

Dans cette parole « où est ton frère? » il n'y

avait pas que l'annonce du jugement et le prélude du châtiment : il y avait aussi, je le crois, une vague première esquisse de la législation de l'apostolat. Hier soir, en vous parlant de notre jugement particulier, je vous faisais entrevoir que nous y entendrons parler de « nos frères », c'est-à-dire des âmes qui auront cheminé dans l'existence terrestre en même temps que nous, et pour qui il restera à voir si nous aurons été surnaturellement fraternels ou à quelque degré Caïn.

Préparons-nous, Mesdames, à subir cette discussion : et à cette fin conférons ce soir de l'apostolat, dont je rappellerai et préciserai la nature obligatoire pour en indiquer ensuite les principales formes.

I

Oh! que l'illusion est facile et qu'elle est répandue sur ce point, pourtant capital, des obligations de la vie chrétienne! Une âme droite comprend sans peine le souci qu'elle doit avoir de son salut propre : la vie présente ne conclut évidemment pas : par conséquent, il faut préparer l'autre.

Ce que l'on comprend moins, c'est qu'il faille aussi travailler, et de tout son pouvoir, au salut de ses frères.

Avec une âme généreuse et un cœur bien placé, on poussera jusqu'à envisager comme un noble soin, comme un beau rôle facultatif celui du dévoûment aux autres membres de la famille humaine.

Or non : pas cela : il s'agit de devoir : et je le prouve.

N'avez-vous pas entendu mon texte : *Mandavit Deus unicuique de proximo suo?* Il n'a pas conseillé aux cœurs mieux faits : il a donné des ordres à tous : *unicuique,* et ces ordres portent que nous ne pouvons traiter personne en étranger, et que tous sont obligatoirement le prochain pour nous.

En saurait-il être autrement? La « famille humaine » n'est pas un mot, mais une réalité : ce qui veut dire que nous avons des liens en notre commun Père, lesquels nous font solidaires. Je disais hier : nos vies se mêlent : c'est encore plus vrai que nous ne le pensons : à elles toutes, elles déterminent une atmosphère qui caractérise le groupe qu'elles forment, la province, la ville par exemple, dont le trait de physionomie est ou la légèreté, ou le sérieux, ou tel autre : ce ne sont pas les murs ni le climat qui donnent à une ville ce tempérament moral, mais les habitants, et ceux-ci, après l'avoir créé, y participent. Oui, nous participons les uns aux autres, malgré nous, sans y penser : si bien que de chacun de nous l'on peut

dire : *Positus est hic in ruinam...*[1] instruments de ruine ou de salut — nos vies sont des livres ouverts où nous donnons à lire le bien ou le mal — mais nous sommes des instruments libres : et par conséquent il est clair que nous devons opter pour l'œuvre de résurrection, donc nous faire apôtres.

Tous les saints ont été apostoliques, c'est-à-dire, soucieux de l'âme du prochain. Un trait vraiment significatif à ce propos est celui de la Samaritaine. Cette pauvre femme, à peine a-t-elle compris le don de Dieu qu'elle court à la ville le partager : ce n'était pas encore une sainte, c'était une néophyte toute fruste, et déjà un apôtre — tant il est vrai que l'amour de Dieu et l'amour des âmes sont moins deux amours qu'un double amour s'allumant et s'entretenant au même foyer.

Après la Samaritaine, je ne nommerai pas sainte Thérèse, qui, vous le savez, du fond de son couvent convertit plus d'âmes que François Xavier.

Mais véritablement, comment une âme chrétienne qui comprend ce que valent les âmes, qui a médité la Crèche et la Croix, la valeur des sueurs et du sang d'un Dieu, pourrait-elle dire l'affreux mot : « tant pis ! » sur des âmes qu'elle voit se perdre ?

---

[1] Luc, II, 34.

Après vous avoir invitées à faire un acte de foi au devoir de l'apostolat, je veux, Mesdames, vous dire encore que les chrétiens, non voués par profession à l'exercice de ce ministère, s'en sont jusqu'ici trop laissé distraire par les préoccupations de la charité matérielle.

C'est assurément l'honneur de notre religion divine d'avoir suscité cette merveilleuse assistance des besoins corporels du cher prochain, qui ne laisse personne insensible et à laquelle tous nous prenons part. Mais l'on n'a pas toujours compris, ou pas assez, que ce n'est pas que dans son corps que le prochain a faim et soif : il y a une faim de l'esprit et du cœur qui sévit plus que l'autre : on n'y pense pas assez. Je dois dire que l'apostolat ou que la charité intellectuelle et morale est presque une vertu jeune, à laquelle on a songé depuis pas bien longtemps, et ce n'est presque que d'hier qu'on a songé à l'organiser dans le monde, par petits groupes, encore trop rares !

J'appelle de toute mon âme votre attention sur cette très importante considération.

Et je passe à l'autre point de notre entretien : les formes que doit revêtir l'apostolat d'une âme chrétienne dans le monde.

II

Si nous aimons les âmes, nous serons spontanément ingénieux à découvrir les procédés efficaces pour leur être bienfaisants.

Si nous aimons les âmes! mais entendez bien la portée de ce principe. Nous aimons, en effet : parents, proches, amis : qu'aimons-nous en ces êtres chers? leurs personnes visibles, leurs qualités, leurs sentiments généreux? ou bien leur âme? ce n'est pas la même chose, et vous le sentez bien : on peut beaucoup et légitimement aimer, d'une manière naturelle, sans songer à l'âme de ceux que l'on aime.

Cela dit : 1° je demande que vous soyez apôtres par l'exemple et la publique fermeté chrétienne de vos vies.

Notre-Seigneur commença par faire, puis il donna la théorie. Vous savez que son grand disciple François d'Assise disait souvent à frère Léon : « Allons prêcher! » et il sortait par la ville, ne prononçait pas un mot, il se montrait dans sa pénitence et tout le rayonnement de son feu intérieur. Il prêchait par l'exemple.

Quel agrandissement prendraient tout de suite nos vies, si elles s'inspiraient de la préoccupation d'édifier : soit qu'il s'agisse de nous rendre aux

offices de l'église, quand nous aurions tout prêt un motif ou un prétexte de nous abstenir : soit qu'il s'agisse d'ordonner une réunion de famille dans telle ou telle note : et, en un mot, notre conduite restant toujours l'expression intégrale de nos convictions chrétiennes, par l'exemple !

L'exemple, Mesdames, c'est le parfum de la vie. Aux jours d'ordination, quand l'Evêque a fini d'accomplir les rites sacrés, il adresse à ses nouveaux fils spirituels cette belle parole : *Sit odor vitæ vestræ delectamentum Ecclesiæ Dei !* Que désormais l'odeur de votre vie soit la joie de l'église de Dieu !

Et la voilà, l'idée vraie sur la vie non pas sacerdotale seulement mais chrétienne : qu'elle soit un parfum et que ce parfum s'exhale de manière à réjouir ceux qui le respirent : à ce prix l'apostolat de l'exemple !

2° Puis il y a l'apostolat de la parole.

Votre rôle de femmes ne vous appelle pas à prêcher. Mais toute la parole n'est pas dans la prédication : outre que peut-être celle-ci, la prédication, est-elle d'autant plus vraie, d'autant plus efficace, qu'elle se confond davantage avec la parole pure et simple. Il n'y a pas besoin d'avoir une chaire à prêcher pour faire de l'apostolat de parole.

Dieu vous a donné le talent de savoir glisser, quand il le faut, le mot d'à-propos discret et ferme dont la portée n'a pas de rivale. Respectez ce don :

usez-en. Il existe dans tous vos entourages des âmes qui, je vous l'assure, sont accessibles à l'influence d'une bonne parole, pour être délivrées d'un doute, relevées d'un abattement, soutenues dans une tentation.

Or, on s'occupe aujourd'hui beaucoup de féminisme : mot qui signifie, dans son acception juste et vraie, le développement du rôle social de la femme : le fond de la thèse est indiscutablement légitime.

Mais je sais, pour ma part, un ancêtre chrétien de tous les féministes d'aujourd'hui, et dont l'imitation, pour vous, Mesdames, avancerait la solution de beaucoup de problèmes. C'est de la vierge romaine, sainte Cécile, que je parle. Elle avait une situation hors de pair, fille des Metellus, dans la société de son temps. Elle tenait le train de maison de son rang, avec la discrétion que lui enseignait sa foi. Fiancée à Valérien, qui est païen, brusquement elle se trouve placée en telle situation où il lui faut faire face à la justice des tribunaux de l'Empire et au sentiment de Valérien. Comment elle se comporta ! écoutez ce qu'en dit l'Eglise : « *Cœcilia, famula tua, Domine, quasi apis tibi argumentosa deservit :* Votre servante Cécile, Seigneur, vous a servi comme une abeille raisonneuse. »

Voilà, Mesdames, la féministe dont je rêve, c'est-à-dire de la femme apôtre par la parole : « abeille

raisonneuse », une langue forte de ses invincibles convictions et douce en même temps du miel que distille son cœur.

3° Enfin, Mesdames, soyez apôtres par la prière.

Nous savons bien, tous, professionnels ou non professionnels de l'apostolat, que la prière est par excellence l'arme de combat, l'instrument de conquête ; j'ai nommé sainte Thérèse, et, tout le long de l'histoire, c'est de même.

Comme conclusion très pratique de cet entretien, voici, Mesdames, ce que je voudrais que vous comprissiez bien, vous, femmes chrétiennes.

Nous sommes à une heure de crise, c'est certain. Personnellement, je suis à mille lieues de désespérer de l'issue. Mais je n'entends pas de la même manière que d'autres, les procédés du dénoûment.

Il y en a qui disent : « Avec ce gouvernement ? ces ministres ? » — C'est vrai — qu'on les change, et ce sera un changement de noms, pas autre chose.

« Pourquoi ? » parce que le gouvernement est une résultante du Parlement.

« Mais alors, changeons le Parlement ! » Je ne demande pas mieux, et il mérite l'opération. Mais le moyen ?

En voyez-vous d'autres que celui qui consiste à changer le collège électoral ?

Qu'est-ce que c'est que de changer le collège électoral ?

Mesdames, c'est faire des chrétiens ou du moins des âmes honnêtes, en prenant pour matière ceux qui ne le sont pas, même de bonne foi.

Et à cela comment arriver ?

Ah ! je ne vois pas d'autre moyen que le mien, que je vous confie : l'apostolat.

Voyons, Mesdames : on dit parfois : « j'ai mes pauvres » : très bien ; pourquoi ne vous mettriez-vous pas à avoir « vos âmes » ? Pas besoin qu'elles soient pauvres ! Mais prendre dans le cercle de vos relations tels et tels à l'amélioration desquels vous vous attacheriez résolument ! par l'exemple, la parole, la prière !

Je vous dis, Mesdames, que mes prêtres ne me suffisent pas au labeur de l'apostolat, et que je compte sur vous : c'est un devoir, et c'est entendu.

Amen.

L'AME CATHOLIQUE

L'AME CATHOLIQUE

Unum corpus estis in Domino.
Vous ne formez qu'une seule et même corporation dans le Seigneur.
(Rom. XII, 5.)

MESDAMES,

Ce texte ne peut pas, à lui seul, vous faire entendre de quel sujet j'ai l'intention de vous entretenir ce matin.

Mais vous ne tarderez pas de le savoir.

Et cependant, avant de vous le dire, je veux vous faire admirer la beauté du texte lui-même. Voilà saint Paul qui évangélise de son mieux en allant, à pas de géant, d'une grande ville à une autre grande ville : au fur et à mesure son apostolat donne quelques fruits : et quand l'apôtre se retire,

il a laissé à Corinthe, à Athènes ou ailleurs, je suppose quelques centaines de recrues chrétiennes.

Un jour il leur écrit, et c'est pour leur dire que, *eux,* ne forment qu'un seul corps dans le Seigneur.

Avant l'Evangile, Mesdames, on ne savait pas, on ne soupçonnait pas ce qu'était cela : ne former qu'un seul corps : l'humanité s'éparpillait, se divisait au gré des convoitises de tous ses membres : les nouveaux convertis prirent consistance, ils devinrent une force, parce que l'apôtre leur donna ce trait d'union — le Seigneur — : vous ne formez qu'une seule corporation dans le Seigneur.

Et cette instruction définissait ce que j'appellerai l'âme catholique.

C'est de l'âme catholique que je pense vous parler ce matin — l'âme catholique après l'âme apostolique d'hier soir, et après l'âme chrétienne d'hier matin.

Qu'est-ce que l'âme catholique ?

Quels sont ses devoirs ?

I

Saint Paul n'a fait et n'a pu faire que développer la doctrine du Maître, lequel avait déjà si délicatement esquissé le dessin de l'âme catholique, en disant : « Je suis le cep, vous êtes les branches. » C'est la

même sève évidemment qui nourrit celle-ci et celui-là : séparez les rameaux du cep, ils cessent de vivre. L'âme catholique a conscience de deux choses : d'abord de la source d'où lui vient sa vie, et ensuite de la communion où cette source de vie la met avec toutes ses sœurs coparticipantes du même bienfait.

Notre-Seigneur acheva de former l'âme catholique par l'efficacité de sa prière après la dernière Cène, quand il dit : « Mon père, qu'ils soient un, comme nous le sommes ! » Il parlait de toute son Eglise, dont le noyau vivant était sous ses yeux, en la personne des apôtres.

L'âme catholique, Mesdames, eut un merveilleux printemps dans les manifestations de sa jeunesse : par exemple, on la voit tout entière en oraison pour obtenir, et elle l'obtient, la délivrance de son chef visible, Pierre, qui est en prison : par exemple, elle reçoit, je ne sais combien de fois, les félicitations de saint Paul, qui la remercie en même temps de ce qu'elle sympathise soit à ses souffrances à lui, soit aux épreuves du reste de la chrétienté.

C'est cette âme catholique dont la vue arrachait aux païens l'exclamation : « Vraiment comme on s'aime là ! »

Peut-être avez-vous lu, Mesdames, les beaux livres, à peu près historiques, *Fabiola* de Wisman, *Callista* de Newman, qui font revivre les mœurs de

la chrétienté primitive, de cette pauvre chrétienté traquée par la persécution et qui ne parvenait pas à s'assurer un gîte tranquille sous le soleil, même au prix de son invincible patience. Un romancier contemporain, que je me garde de recommander sans réserve, l'auteur de *Quo Vadis*, a renouvelé les mêmes tableaux. Et tous ces auteurs sont unanimes pour témoigner de l'intense chaleur dont l'âme catholique vivait alors, presque insouciante de ce qui était le sort personnel, mais au contraire absorbée par l'intérêt de la cause.

Et plus tard ce sera de même, avec un relief historique un peu moins vif, parce que le champ où il se prend se sera trop agrandi.

Mais, pour comprendre encore ce qu'est l'âme catholique, pensez, entre autres, à ces deux femmes, vraies rivales, ou plutôt vraies sœurs pour cet ordre d'excellence et de mérite : Catherine de Sienne et Thérèse : la première a vécu pendant le grand schisme d'Occident ; la seconde, quand naissait le protestantisme : toutes deux ont des accents déchirants pour exprimer la souffrance que leur cause le mal de l'Eglise.

C'est donc cela, Mesdames, l'âme catholique : quand on l'a, on vit principalement de la vie principale et non pas de sa petite vie domestique ou privée : on communie ardemment aux épreuves de l'Eglise comme à ses joies quand elle en a.

A la question : êtes-vous des âmes catholiques ? je ne répondrai pas ; car il serait impertinent de vous la poser.

Donc disons les devoirs de cette âme.

II

1° Quand on a l'âme catholique, le premier et capital devoir est d'essayer de comprendre la situation, telle qu'elle est, d'y entrer, de s'y trouver bien, puisque Dieu le permet, de n'y pas perdre son temps à gémir, car les gémissements ne mènent à rien.

Il s'agit de nous, Mesdames, et nous prétendons avoir l'âme catholique : nous l'avons.

Regrettons, si vous le voulez, et je le veux aussi, la situation qui nous est faite à cause des âmes que troublent ces bouleversements et qui, pusillanimes, en seront les victimes.

Cette conséquence n'est pas notre faute : passons.

Et aussitôt soyons fiers.

Voilà que notre Eglise vient d'être mise en demeure de choisir entre la pauvreté, le dépouillement total, et une capitulation de conscience.

Tout autre qu'elle aurait choisi autrement qu'elle ne l'a fait : les capitulations de conscience comptent pour si peu dans le monde, quand il s'agit de sauver des intérêts.

Mais les capitulations de conscience, voilà ce qui ne s'est jamais vu, ce qui ne se verra pas dans l'Eglise catholique. Aussi quand le démon de la tentation s'est dressé, et que du haut de la loi de 1905, il lui a dit : « Je te donnerai ou je te laisserai tout cela, à condition que..., » elle a répondu : condition impossible.

Quel beau geste que celui-là, Mesdames.

D'ailleurs je crois que, surtout maintenant, après certaines équivoques dissipées, tout le monde est dans l'admiration.

Et il faut que notre âme catholique tressaille et dise : l'honneur est avec moi.

2° En suite du beau geste, geste de conscience, entendez bien : nous ne pouvions pas ne pas le faire, nous voilà précipités dans l'absolue détresse.

Le problème du pain de demain se pose. Je l'ai dit dans ma lettre pastorale... les premiers apôtres furent plus favorisés que nous ne le sommes : ils avançaient selon leurs moyens ; pour nous, c'est de ne pas reculer qu'il s'agit. Saint Bénigne avait peut-être quatre ou cinq catéchistes, l'évêque de Dijon a six cents prêtres qui ont le droit de lui demander le pain quotidien.

Or, que ferons-nous ?

Ah ! Mesdames, on ne serait pas embarrassé de répondre, s'il y avait des âmes vraiment catholiques, assez ! des âmes qui comprennent les sacrifices de

circonstance, obligatoires, car c'est la cause qui les demande.

En l'année 312, Mesdames, tout d'un coup, l'empereur Constantin donna, par l'édit de Milan, la paix à l'Eglise. Aussitôt que l'Eglise eut la paix, tranquillement elle monta de ses catacombes et se trouva installée au soleil. C'est donc qu'elle possédait antérieurement. Sous le régime de la persécution, et sous le couvert d'associations diverses, principalement des collèges funéraires de droit commun, elle avait fondé immeubles et meubles cultuels, dotations pour son clergé, ressources de mutualités, écoles... tout cela sous le fer du bourreau !

Comment avait-elle ainsi prospéré au milieu de sa mort quotidienne ?

C'est que, Mesdames, des âmes catholiques s'étaient données tout entières à ses besoins présents et futurs : telles les admirables hôtesses de saint Pierre, Praxède et Pudentienne : telle Cécile que je célébrais hier à un autre titre : et tels d'innombrables chrétiens et chrétiennes de moindre condition sociale qui avaient l'âme catholique.

Ils nous ont donné l'exemple. Nous n'aurons plus le mérite de l'invention : aurons-nous celui de l'imitation ? A nous de voir et de répondre.

Mesdames, vous voulez probablement que je vous aide à répondre, et que je précise la formule de la

réponse : j'hésite et il me répugne de le faire, mais, s'il le faut, voilà :

Je ne demande à personne de s'appauvrir pour remplir le devoir d'une âme catholique de l'heure présente, mais, vu les circonstances, je demande deux choses.

La première, qu'on s'interrompe de s'enrichir.

La seconde, qu'on se prive, qu'on restreigne ses besoins et que de l'économie ainsi faite on donne le prix à l'Eglise.

Tout est là.

Oh ! Mesdames, nous avons à vivre à une si belle heure ! âmes catholiques, membres d'une société qui n'a jamais été plus resplendissante d'honneur qu'elle ne l'est, participez à son soutien spirituel et temporel ! il faudrait être incapable de sentiment pour ne pas se sentir entraîné à ce dévoûment !

Faites connaître l'âme catholique, Mesdames, son idéal et ses devoirs. Pour cette fin, je compte sur vous.

Amen.

LA PIÉTÉ. SON RÉGIME

LA PIÉTÉ. SON RÉGIME

Sectare pietatem.
Sois pieux.
(I. Tim., VI, 11.)

MESDAMES,

APRÈS l'âme pénitente, l'âme apostolique et l'âme catholique, je veux, ce soir, vous entretenir de l'âme pieuse.

C'est à dessein que j'ai mis pieuse et pas seulement religieuse, et mon dessein est de protester tout de suite contre un préjugé que vous connaissez peut-être pour être celui des autres, mais auquel vous ne participez certainement pas : le préjugé contre la piété. Par exemple, on entend dire : telle personne n'est pas pieuse, mais elle a des principes, elle est religieuse : pour un peu plus on la mettrait

à un niveau plus élevé pour ce qu'elle a des principes et qu'elle n'est pas pieuse. La piété sent je ne sais quoi d'infirme et de faible, qui convient aux enfants, aux jeunes filles principalement, et à l'autre extrémité de la vie.

Conception misérable et absurde. Si quelqu'un n'est point suspect de mièvrerie et de fadeur, je vous assure que c'est saint Paul : et saint Paul dit à son disciple simplement : « sois pieux ».

Au reste, nous réhabiliterons, je pense, la piété, en expliquant sa vraie nature : en suite de quoi nous dirons le régime qui lui convient dans votre état.

I

Qu'est-ce que la piété ? ce n'est ni la foi, ni l'espérance, ni même la charité, mais une vertu à part qui embrasse les autres et les unifie. C'est une disposition générale de toute l'âme qui la rend familière avec Dieu, lui fait aimer sa conversation et lui donne à son égard une attitude filiale. Voilà le mot.

Nous avons eu le bonheur de connaître et de pratiquer la piété filiale envers nos parents : la piété pour Dieu est un sentiment de même sorte, avec un respect de plus qui s'élève jusqu'à l'adoration pour s'y abîmer avec délices.

C'est à cause précisément que la piété est un sentiment filial qu'elle ne fut à aucun degré connue de l'antiquité avant le christianisme. Quand Cicéron, une fois ou l'autre, parle de piété envers les dieux, c'est dans le sens de révérence, et non dans le sens d'amour. Le peuple juif, lui non plus, ne fut pas à proprement parler pieux. Il y avait trop de tonnerre au Sinaï pour que la crainte ne l'emportât pas. Israël fut religieux, pas plus.

Mais Notre-Seigneur est venu : et un jour ses disciples qui le voyaient si constamment en communion avec son Père, lui dirent : « Maître, apprenez-nous à prier. » Alors, exauçant cette touchante requête : voici, dit-il, quand vous voudrez prier, comme il faudra vous exprimer : « Notre Père qui êtes aux cieux, etc. »

Avec ces deux simples mots « Notre Père », qui n'avaient jamais été entendus, Notre-Seigneur fit une révolution dans l'histoire de la religion. Oui, parcourez la Bible : vous y trouverez de très belles prières, tombées des lèvres des Patriarches ou de Judith ou d'Esther, ou de Tobie, ou de Job, ou de David ou de Jérémie : pas une seule fois vous ne trouverez Dieu interpellé du nom de Père : il a fallu qu'un Dieu, l'Homme-Dieu, autorisât cette familiarité : mieux que cela, il l'a prescrite et popularisée : après avoir nommé Dieu Père, dans son oraison, il y est revenu à maintes reprises,

notamment dans son sermon sur la Providence en disant : Ne soyez pas exagérément inquiets et en souci : votre Père céleste connaît vos besoins.

Aussi je répète, y aviez-vous jamais songé ? qu'il a révolutionné la religion, en en faisant la piété, par là qu'il nous établissait avec Dieu dans les rapports d'enfants avec leurs pères.

Il suit de là, Mesdames, que ceux qui pensent être religieux sans vouloir être pieux, demeurent dans l'Ancien-Testament : ce sont des fils d'Abraham ; mais religieux chrétiens et pas pieux, c'est impossible.

Le sentiment filial qu'est la piété ne réside pas seulement ni principalement dans la sensibilité : il n'est pas nécessairement une jouissance : la piété a son siège dans la volonté et au centre de l'âme, fondée qu'elle est sur la foi qui éclaire la face d'un Père au ciel.

Le même saint Paul, qui avait dit à son disciple : « sois pieux, » ajoutait « la piété est utile à tout », parole qu'on a parfois coupablement transformée en une sottise qui serait de dire : « la piété suffit à tout », comme si elle dispensait d'avoir du jugement, du bon sens, de l'initiative et du courage.

Il n'est pas moins certain que la piété est utile à tout :

Elle développe notamment l'intelligence des choses de Dieu ; Notre-Seigneur disait un jour à son

Père : « *Confiteor tibi, Pater... abscondisti prudentibus... revelasti parvulis*[1]... » Les Docteurs de la Loi, les grands de la nation n'entendaient rien au dogme chrétien dont ils savaient pourtant les formules : et les petits au contraire entraient tout droit dans ces clartés, ils buvaient cette lumière ; ils se l'assimilaient comme du lait : et la pauvre femme du peuple s'écriait : « *Beata viscera!...* »

Aujourd'hui de même on rencontre d'autres femmes du peuple qui ont des lumières extraordinaires sur Dieu, sa Providence : c'est la piété qui les instruit. Il me souvient qu'un jour, un ancien condisciple de Saint-Sulpice m'écrivait en m'annonçant la mort de sa vénérable grand'mère, une bretonne : « Ma grand'mère n'avait lu de sa vie que trois livres : l'Evangile, l'Imitation et le Guide des pécheurs ; il lui est arrivé souvent de me mettre dans l'embarras avec ses questions et de m'en tirer avec ses réponses. »

D'autre part, la piété répand sur la vie une grande douceur, une sérénité, une paix que ne soupçonnent point ceux qui ne les éprouvent pas.

Aspirons donc, Mesdames, à devenir pieuses de plus en plus, c'est-à-dire des âmes filiales envers Dieu : et développons autour de nous cette notion juste et pleine d'attraits qui est celle de la piété.

---

[1] Luc, X, 21.

A l'avant-dernier siècle, l'hérésie janséniste faillit tuer la religion en même temps que la piété, en substituant la crainte à l'amour, le Maître au Père, l'esclave à l'enfant. Ce fut alors et en réaction contre le péril, que Dieu permit et bénit le magnifique essor de la dévotion au Sacré-Cœur, qui est tout amour, et par conséquent essentiellement école de piété.

II

Passons au second point de notre entretien : à quel régime convient-il de mettre notre piété pour la nourrir ?

1° D'abord au régime de la prière : cela va de soi. La prière est la parole de l'enfant au Père céleste — si cette parole se tait, entre eux cessent les relations — et en vérité, une âme qui ne prie pas, peut-on dire qu'elle vit en âme ?

Mais de quelles prières s'agira-t-il principalement ?

Avant tout, celles qu'on appelle du matin et du soir.

La prière du matin est le baptême de la journée ; celle du soir, l'adieu filial avant le repos est le baptême de la nuit : journée et nuit païennes, qui ne reçoivent pas ces sortes de baptêmes.

Outre ces prières, toutes celles que vous voudrez, pourvu qu'elles aient l'approbation de l'Eglise. Et c'est un point sur lequel il faut que j'insiste auprès de vous, Mesdames, car il faut que je puisse compter sur vous pour faire, autant que je le dois, la guerre à un certain parasitisme de dévotion, qui cause beaucoup de mal aux âmes et à l'Eglise.

Tantôt, ce sont des prières bizarres accompagnées ou sanctionnées de prophéties dont jamais personne n'a su quel fut le prophète, à tout le moins suspect.

Tantôt, bien que ce que je vais dire soit à peine croyable, mais je l'ai vu, ce sont certaines manières d'apprêter les prières qu'on dirait empruntées du bouddhisme ; nous avons vu mettre en bouillon ou en tisane des petits papiers contenant des formules de prières, et cette thérapeutique était extrêmement recommandée : même on la croyait efficace, puisque l'expresse condamnation de l'Eglise ne parvint pas à calmer le zèle des bonnes religieuses qui la propageaient.

Condamnée aussi la prière organisée en « boule de neige », et avec tant d'autres !

Mesdames, de même qu'il y a des palais avariés qui se plaisent à d'invraisemblables aliments, de même il y a des sentiments religieux, sincères, mais pervertis ou qui se pervertissent avec les pâtures absurdes dont ils s'imaginent avoir besoin.

Tous les goûts, dit-on, sont dans la nature : possible, mais ne doivent pas être admis dans la religion.

Quand on a à son service le *Pater*, l'*Ave Maria*, les admirables antiennes de la liturgie, tout l'*Adoro te*, l'*O Sacrum convivium*, le *Salve Regina*, le *Monstra te esse Matrem*, cela et tant d'autres choses, vouloir encore autre chose, c'est avoir une faim de malade, qui indique un trouble dans l'appétit.

Mesdames, soyons classiques dans nos prières, c'est-à-dire liturgiques et catholiques.

2° En second lieu, nourrissons notre piété de dévotions saines : celles envers la Sainte Vierge, qui forme un ordre à part, envers saint Joseph, envers les saints Apôtres, et nos saints Apôtres, nos saints à nous : Bénigne, Bernard, Jeanne de Chantal, la bienheureuse Aleth...

Prenons garde de nous égarer dans l'exotisme : ceux de chez nous suffisent, et j'entends la grande authentique patrie catholique.

3° En troisième lieu, la piété a grand intérêt à se nourrir d'un peu d'oraison : dix minutes, Mesdames, au moins, sitôt après le lever, si c'est possible, passées à converser avec Dieu, avec ou sans le secours d'un livre, et la conversation aboutissant à une conclusion pratique très précise !

4° Enfin, je ne veux pas charger le régime dont

je parle, mais, au-dessus de tout, la très parfaite fréquentation des sacrements.

Toute notre vie est sujette à la maladie et à la mort. Ce sont les sacrements qui entretiennent, protègent, réforment et développent la vie.

A cet égard, il vient de se passer, dans l'Eglise, un fait considérable qui peut-être ne vous a pas été expliqué.

Il y avait, Mesdames, jusqu'à ces derniers jours, deux grands messages du Magistère de l'Eglise relativement à la fréquentation de la Table sainte. Au début du XIIIe siècle, le Concile de Latran avait dit : obligation pour tout fidèle de communier une fois l'an, sous peine de péché grave.

Au XVIe siècle (1563), le Concile de Trente disait que sans rien changer à l'injonction précédente, l'Eglise exprimait le vœu que les vrais fidèles fussent en état de s'asseoir à la Table sainte chaque fois qu'ils assistent au Saint-Sacrifice.

Depuis lors, la communion fréquente était devenue une habitude pour quelques-uns, hélas trop petit troupeau !

Et les théologiens discutaient sur les conditions requises pour fréquenter la communion.

Les uns plus rigoureux, les autres plus conciliants.

L'Eglise laissait dire.

Elle vient de parler. Et elle a dit formellement que son vœu ardent est voir communier beaucoup :

pas besoin de tarifer autant qu'on le faisait les dispositions requises : reste sans doute et assurément la grande condition formulée par saint Paul : *Probet semetipsum homo :* mais l'état de grâce et l'intention de mener autant qu'on le pourra la vraie vie chrétienne, voilà les seules conditions théologiques de la communion fréquente.

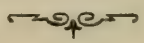
Quelque temps plus tard, il y a deux mois, l'Eglise relâchait notablement les exigences du jeûne eucharistique en faveur des malades chroniques.

Et tout cela prouve à l'évidence qu'elle veut nous attirer de plus en plus à la Table eucharistique. Là nous serons le petit troupeau que nous pourrons : il grossira : nous nous y emploierons.

Vous, Mesdames, vous en serez le noyau ; et, je vous en prie, vous le recruterez par les méthodes d'apostolat, dont je vous parlais hier.

Oui, que tout le régime de votre piété vous fasse aboutir et qu'il se consomme là : là, ô mon Dieu, où vous êtes plus que Père, *Cibus viatorum*, Pain des voyageurs, en attendant d'être la lumière, la joie, la félicité inamissible de vos convives dans l'éternelle gloire.

Amen.



L'AME DE FOI

L'AME DE FOI

Quid timidi estis, modicæ fidei ?
Gens de peu de foi, que craignez-vous ?
(Matt., VIII, 26.)

MESDAMES,

CETTE parole appartient à l'épisode évangélique de la tempête apaisée. Méditons-la.

Jésus entra dans une barque accompagné de ses disciples. Le temps était calme, et la mer était d'huile, comme disent les marins : et la pêche semblait devoir commencer, puis se continuer sans incident. Jésus n'y prenait sans doute pas part, se bornant à être parmi les siens, qui, de leur côté, absorbés par la besogne, le laissèrent à sa prière et à son recueillement.

Tout à coup un vent violent se leva, et ce fut une

vraie tempête contre laquelle la petite barque n'était pas armée : aussi allait-elle être infailliblement submergée, quand ses matelots épouvantés se tournèrent vers le Maître qu'ils croyaient assoupi et ils lui crièrent leur épouvante : « Sauvez-nous ! nous sommes perdus ! »

Jésus leur dit : « Gens de peu de foi, que craignez-vous ? » Puis, il fit sur les flots un geste qui aussitôt les apaisa : après quoi ce fut un grand calme.

Voilà le récit évangélique.

Mesdames, il m'a paru que notre court entretien de ce matin, succédant à la communion que vous venez de faire en grand nombre, devait par haute convenance nous retenir très près du Maître : et pour ce motif, je lui ai choisi pour cadre la page du Saint Evangile que nous venons de lire et que je vais commenter, pour en dégager, je le dis d'avance, la leçon de confiance en nos épreuves quelconques.

I

Notre-Seigneur est entré dans la barque de notre âme au jour de notre baptême. Il y a fortifié, affermi son installation le jour de notre première communion, ensuite, par combien de grâces, par combien d'autres communions !

Notre barque s'est mise à naviguer, assurée de

cette présence : elle a cru, elle a pu croire naïvement que rien jamais ne la troublerait.

Nous avons connu, tous, ces sécurités ! Quand on a Jésus à son bord, quoi craindre ?

Quoi craindre ? non pas la submersion : non : mais la tempête, oui bien, elle est toujours possible, elle est même fatale : la navigation de la vie, pour peu qu'elle dure, ne va pas sans tempête. C'est de quoi il faut que nous soyons bien avertis.

Les tempêtes de la vie sont de deux sortes : les unes s'amassent longuement et on les voit venir — celles qui consistent dans les épreuves de santé, dans les deuils, dans la mort de personnes chères, ou les revers de fortune.

Les autres se déchaînent brusquement : telles certaines tentations, ou même tels chocs durs qui se produisent au cours de la vie ordinaire — un mot, un blâme, une contrariété suffit pour déchaîner les flots intérieurs — il nous arrive de commencer des journées radieuses qui finissent profondément sombres. C'est que toutes nos passions ne sont qu'endormies, jamais vaincues, jusqu'à notre dernier soupir.

Or, quelle qu'en soit la forme ou l'origine, que se passe-t-il, pendant que sévit l'orage ? tentation de sensualité, ou de colère, ou de susceptibilité froissée et de vulgaire mauvaise humeur ? Ce qui se passe ?

La raison s'obscurcit, l'intelligence n'a plus ses

clartés accoutumées, le cœur ému se trouble, la volonté chancelle.

Toute la barque est démontée, les flots lui battent les flancs, le vent la secoue : va-t-elle chavirer ? sombrer ?

II

Cependant le divin pilote ne l'a pas quittée encore : car ce n'est que la tentation et pas la chute, qui seule lui ferait prendre coup. Que fait-il ? Il semble dormir !

Il semble dormir ! mais le sommeil de Jésus est une veille, ce n'est qu'un sommeil apparent. Le Psalmiste avait chanté cette veille en disant : *Non dormitat qui custodit Israël :* il ne dort pas Celui qui garde Israël : et bien moins saurait-il dormir Celui qui s'est constitué le gardien d'une âme baptisée, d'une âme tout empourprée de son sang ! Avez-vous compris les paroles dont tout à l'heure j'accompagnais la distribution de l'Hostie-sainte ? *Corpus... custodiat... :* donc ce n'était pas en visite de passage qu'Il venait, mais en vue d'une résidence permanente, *in vitam æternam*. Par conséquent, rien n'est plus certain que sa prière dans la barque de votre âme, même alors que l'épreuve la secoue.

Il dort, croyez-vous : ah ! que le sommeil d'un Dieu est d'une magnifique lucidité !

Ce sommeil est une concentration d'amour : et d'un amour qui se voile, pourquoi ? pour que le nôtre puisse se montrer.

Il veille, observant la lutte, comptant les gouttes de sueur, nous protégeant à notre insu contre la rafale, attendant le cri de détresse.

Sainte Catherine de Sienne raconte qu'à la suite d'une violente tempête intérieure par laquelle elle avait passé, le calme revenu, elle demanda familièrement à l'époux divin : « Où étiez-vous durant cette tourmente ? » et elle entendit distinctement la réponse : « Au milieu de ton cœur ! », pas plus loin.

Voilà, Mesdames, le mot qui nous dit à quel point nous devons compter sur le secours du vrai Maître de la barque, quand celle-ci est agitée par la tentation ou l'épreuve quelconque.

III

Les apôtres se sont écriés : « Sauvez-nous »... Jésus leur a dit : « Vous êtes des gens de peu de foi. »

On ne voit pas tout de suite le fondement de ce reproche. Ils croient, puisqu'ils crient, et qu'ils implorent l'intervention.

Oui, sans doute ils croient : mais à quoi ? ils croient à la puissance dont ils ont vu dejà tant de

preuves. Cette foi là ne suffit pas : ce dont Jésus est blessé, et ce qu'il met dans son reproche, c'est qu'ils ne croient pas à son amour, à sa perpétuelle vigilance : ils doutent de ce cœur qui nous porte toujours en lui. Et Jésus n'admet point qu'on croie à sa puissance sans croire à son cœur : c'est pourquoi il blâme l'incomplet de la foi de ses disciples : et par là il instruit la nôtre.

Précisons, Mesdames, le sens de cette leçon.

Il est donc certain que Jésus est à son poste dans la barque de notre âme en toute conjoncture : nous n'en doutons pas ; mais vivons-nous de cette foi ? En sommes-nous éclairés ?

Soyons éclairés : le catéchisme nous a appris ce qu'est l'état de grâce ; l'état de grâce, c'est la réelle et intime union de Dieu à nos âmes. En état de grâce, nous ne sommes pas des créatures seulement, nous sommes moins nous que Dieu en nous : Il est plus en nous que nous ne sommes nous-mêmes.

Y pensons-nous ?

Si, d'autre part, notre foi en cette occupation de nous-mêmes par Dieu était pratique, elle déterminerait un état de confiance et d'abandon, dont nous ne soupçonnons pas la grâce !

Mon Dieu, ma journée commence : je la prévois chargée de soucis, de difficultés, de luttes de plusieurs sortes ; je n'en prévois même pas tout le poids.

Mais je sais que vous vivez en moi, et que vous allez vivre cette journée, ma journée, en moi, de telle sorte qu'elle sera votre journée plus que la mienne.

Et, dès lors, que craindre ?

Si les difficultés que je prévois, et les autres ne se résolvent pas au gré de mes désirs personnels, peut-être serai-je tenté de dire : Jésus n'était en moi qu'avec sa puissance, dont il n'a pas fait usage !

Non, mon Dieu, je ne dirai pas cela : vous êtes en moi avec votre amour et quand je ne comprendrai pas vos abstentions apparentes, je les adorerai quand même. Je ne veux pas mériter le reproche de n'avoir qu'une foi médiocre, d'être *modicæ fidei.*

Croyons, Mesdames, à la présence totale de Jésus en notre barque : Je dis totale : donc avec sa puissance et avec son cœur.

Et moyennant cette foi, tout pourra frémir autour de nous et en nous, cependant nous serons en grand calme : *facta est tranquillitas magna.*

Toute cette doctrine éclaire aussi authentiquement la fortune des petites nacelles de nos âmes que celle du grand vaisseau de l'Eglise : car Jésus est là comme ici : croyons, adorons, et confions-nous.

Amen.

LA SANCTIFICATION
PAR LES ACTIONS ORDINAIRES

LA SANCTIFICATION
PAR LES ACTIONS ORDINAIRES

Sancti estote.
Soyez saints.

(Levit. XI, 44.)

MESDAMES,

Au cours de la retraite qui va prendre fin au présent exercice, après en avoir pénétré l'atmosphère de la lumière des plus grandes vérités sur nos destinées, nous avons touché aux principaux points du programme de la vie chrétienne.

Pour tout dire, il nous faudrait de nombreuses retraites encore, dont Dieu peut-être nous ménagera la grâce.

En attendant, nous clôrons celle-ci par un entretien à la fois dogmatique et pratique, d'où

j'espère que se dégageront sans peine les résolutions précises et salutaires.

Sancti estote : C'est Notre-Seigneur qui parle. Au Sermon de la Montagne, il parlait d'un ton moins impératif : « Heureux les doux... les miséricordieux, les détachés, les purs... » ; toutes ces vertus comportent des degrés : heureux ceux qui les réalisent le plus parfaitement possible : mais il y a en chacune d'elles matière à précepte et matière à simple conseil.

Quand il parle de sainteté, quoique la sainteté aussi se répande sur une vaste hiérarchie, il dit expressément : « Soyez saints », il le faut!

Nature et secret de la sainteté : voilà ce que nous allons dire.

I

Qu'est-ce donc que la sainteté? On admire le génie, on s'étonne devant le vaste savoir : on ne vénère que la sainteté. Le reste, pour le regarder, on se tient debout : devant la sainteté on s'agenouille.

Qu'est-ce donc?

Le mot ne sonne pas toujours juste aux oreilles de ceux qui l'entendent.

Pour beaucoup, ce mot fait aussitôt et comme nécessairement penser aux travaux apostoliques

d'un saint Paul ou d'un saint François-Xavier, à l'héroïsme pénitent d'un Antoine ou d'un Jérôme, à la pauvreté du séraphin d'Assise, à l'amour extatique de Thérèse, à la charité de Vincent-de-Paul : c'est-à-dire, qu'instinctivement l'on fait consister la sainteté dans l'extraordinaire et le merveilleux.

Erreur.

Oui sans doute il y a des saints de la sorte dont je viens de dire les noms. Dieu daigne avoir besoin, dans l'ordre moral, comme dans l'ordre naturel, du service des causes secondes : il veut au firmament de son Eglise des saints particulièrement lumineux et rayonnants, qui soient comme des astres de première grandeur, réfléchissant respectivement l'éclat particulier des différentes vertus, zèle, pureté, charité, et les autres.

Mais le rayonnement de ces astres-là est l'effet accidentel plutôt que la cause matérielle de la sainteté.

Il y a au ciel des âmes très élevées en gloire, dont le nom n'appartient pas à l'histoire : elles ont vécu à l'ombre de leurs obscurs mérites, dans les murs d'un cloître, ou dans l'intimité du foyer domestique. Rien ne les signala spécialement à l'attention de leurs contemporains : aujourd'hui leur gloire efface peut-être celle d'autres bienheureux qui ont reçu les honneurs d'un culte public.

Chaque année, le jour de Toussaint, l'Eglise ouvre officiellement à nos regards le ciel très grand : c'est pour nous y faire voir non pas seulement des héros, de rares âmes si fortement trempées qu'elles parurent insensibles au contact des réalités vulgaires ; mais bien une troupe innombrable : et cette troupe d'authentiques élus, plus je la regarde, plus je la reconnais : il y a dans ses rangs des nôtres, parents, amis, qui cheminaient naguère à nos côtés : ce sont des saints de notre taille : qu'ont-ils fait ? rien de rare : obéir aux commandements, remplir les devoirs d'état : bref ils se sont sanctifiés par des actions ordinaires.

Voilà, Mesdames, la vraie matière de l'œuvre de sainteté : les actions ordinaires.

Veuillez bien prendre garde que Notre-Seigneur Jésus-Christ, le type et le modèle de la sainteté, s'il a donné trois années de sa courte vie au ministère plus éclatant de l'apostolat, avait commencé par donner trente ans à l'exercice du métier de charpentier, si bien qu'en le voyant sortir soudain de son obscurité les Juifs disaient : mais quel est ce docteur, artisan, fils d'artisan ? Après lui, considérez la plus parfaite incarnation de la sainteté créée, la divine Vierge : je la vois héroïque un jour, au Calvaire : mais la jeune fille, l'épouse, la mère, la veuve, en tous ces états qu'elle a parcourus pour en fournir le modèle, elle ne s'est pas distinguée extérieurement

du commun. Son saint époux, Joseph, a eu une vie encore moins accidentée.

Ces exemples suffisent bien à prouver que la sainteté est le produit d'actions ordinaires.

Mais d'ailleurs, en saurait-il être autrement ?

Qui dit sainteté, dit vie conforme à la volonté de Dieu qui en est la règle. Qu'est-ce que la vie ? tous les battements du cœur, tous les soupirs des lèvres, tous les mouvements de l'âme, tous les menus détails des devoirs remplis ou des peines endurées. Voilà la vie. Parfois, sans doute, de grandes douleurs sillonnent les plus humbles existences, et tous nous avons ou pouvons avoir l'occasion d'être des héros de circonstance. C'est vrai. D'autre part, les attitudes héroïques en face de situations exceptionnellement difficiles supposent la sainteté plus qu'elles ne la constituent. Abraham était saint avant d'avoir à lever le glaive sur Isaac. Les actes extraordinaires, quand Dieu les demande, sont la manifestation et le témoignage de la sainteté, non point son essence.

C'est à cheminer obscurément sur la route poudreuse de la vie ordinaire, c'est à porter le fardeau des jours sombres et des petits devoirs qui n'exaltent guère l'enthousiasme que l'on se sanctifie. Je ne vois pas la sainteté de Paul à travers son discours de l'Aréopage, je la vois dans le support courageux des incessantes contradictions et dans sa

lutte contre les soufflets de la chair qui humiliaient ces grands hommes comme nous.

Nous avons parlé de mortification et il est clair qu'en effet la vie chrétienne, la vie surnaturelle se résume dans le sacrifice : mais non point dans tel sacrifice idéal, grandiose, dans un sacrifice accompli tout d'une fois, sacrifice de poésie et de lumière : c'est au contraire dans un sacrifice des petites choses, des aises de la sensualité, sacrifice qui revient en définitive à un martyre à coups d'épingles.

Qu'il soit donc entendu que la trame de la sainteté est faite d'actions ordinaires.

II

Mais alors elle doit être commune, fréquente, universelle, la sainteté ? L'est-elle ? Hélas !

Et d'où vient qu'elle soit rare, quand la matière est à la portée de tous ?

Ma réponse à cette question est le point essentiel de notre instruction finale.

Oui, il y a des âmes qui auront pratiqué de réelles vertus, courbé le front sous le poids du jour et de la chaleur, subi avec assez de courage leur lot d'épreuves, et qui pourtant paraîtront devant le Juge, les mains vides.

D'où vient la stérilité, point du tout rare, des

actions ordinaires, qui devaient être si aisément sanctifiantes ?

Après-demain, Mesdames, second Dimanche du Carême, l'Eglise nous fera lire à l'Evangile l'épisode de la Transfiguration de Jésus au Thabor, la page se termine par ces mots : « et ils ne virent plus que Jésus seul : *neminem viderunt nisi solum Jesum.* »

Parole admirable et dont vous allez voir l'application à notre sujet.

Voir Dieu ou ne pas le voir, à travers ses actions, ses efforts, ses sacrifices et ses peines : c'est un changement absolu du résultat.

La même œuvre sera ou inutile au regard de l'éternité ou une semence de mérite éternel, selon qu'elle aura été inspirée par une intention banale ou vivifiée par une intention chrétienne.

L'aumône faite par ostentation est une vanité.

La même aumône faite par sympathie naturelle est déjà de l'ordre moral.

Mais il n'y a que l'aumône faite au nom de Celui qui a divinement adopté la misère du pauvre, qui recevra une récompense éternelle.

L'intention, Mesdames, donne une patrie à nos actions selon qu'elle les oriente en haut ou par terre.

Faute d'avoir été orientées en haut, nos actions ne produisent que des fruits d'en bas, des fruits de la terre et du temps; fortune, honneur, considération;

et l'âme immortelle qui avait eu part à la peine, n'en aura point de salaire.

L'intention joue dans la vie morale le rôle de cette pièce maîtresse, dans les grands bâtiments mobiles, qui se nomme le gouvernail. C'est par le mouvement de cette pièce que le pilote gouverne et mène au port son vaisseau, qui autrement se briserait contre quelque écueil ou échouerait sur un banc de sable. L'intention fait de même : bien mouvoir elle-même nos actions au port.

Une dernière comparaison : l'histoire nous apprend que pendant plusieurs siècles du moyen-âge il exista des empiriques qui se nommaient alchimistes : et ces alchimistes consumèrent on ne peut dire combien d'huile et de veilles à la recherche de la « pierre philosophale » : la « pierre philosophale » aurait eu la vertu de changer en or tout ce qu'elle aurait touché. Les alchimistes perdirent leur temps. Mais, Mesdames, nous chrétiens, nous l'avons sous la main la « pierre philosophale » : c'est tout simplement l'intention surnaturelle qui a fait de l'or avec les actions vulgaires des saints et qui fera de même avec les nôtres.

C'est Notre-Seigneur l'inventeur de cette pierre. Jamais avant lui, dans le paganisme, il n'avait été fait mention du prix de l'intention. Ce prix avait été entrevu dans le monde juif : car maintes fois,

par ses oracles inspirés, Dieu fait savoir que c'est au cœur qu'il répond, et non au matériel de l'acte.

Toutefois cette philosophie de l'intention était demeurée peu efficace, et la preuve en est que la religion juive, du temps du Sauveur, était toute pharisaïque, ce qui veut dire tout extérieure, toute de forme, toute de pratiques rituelles.

Pas plus tard que ce matin, à l'Evangile de la messe, je lisais que ces pharisiens avaient bien osé dire au paralytique : « mais tu n'as pas le droit de t'en aller avec ton grabat, un jour de sabbat ! » Pauvre homme qui venait d'y passer trente-huit ans, sur ce grabat, je vous demande si l'on choisit son jour pour le quitter, quand on le peut !

Notre-Seigneur a fait une impitoyable guerre aux pharisiens, surtout en enseignant le prix de l'intention : cette femme qui met une obole dans le trésor du Temple ! c'est le dedans de l'âme qu'il veut faire ressortir : hier la Chananéenne : « On ne donne pas le pain des enfants aux chiens. » — « C'est vrai, Seigneur, mais les petits chiens, sous la table, recueillent les miettes : je ne demande pas davantage » — « O femme, que votre foi est grande ! »

Puis, dans ses discours, il parle de l'œil simple, dont le regard rend lumineux le corps tout entier : c'est l'intention.

Le détail serait infini de la double démonstration,

inutile pour vous, Mesdames, que l'intention est tout et que c'est notre adorable Maître qui en a révélé le prix.

En conséquence, *Sancti estote*, oui, nous voulons nous sanctifier : et sans sortir des cadres de nos existences : en restant attachés à nos devoirs de famille, à nos devoirs de société : mais devoirs auxquels toujours nous ferons rendre toute leur fécondité, par l'intention.

Je ne sais, Mesdames, avec quel succès j'aurai formulé la doctrine de cet entretien : ce que je sais, c'est que si j'avais été compris, désormais votre petit troupeau représenterait aisément une élite sainte !

Pour être saintes ou le devenir, faites ce que vous faites, mais faites-le pour Dieu !

Et sur ce, je prends congé.

Je ne m'arrête pas à vous remercier de l'édification grande que vous m'avez donnée avec votre assiduité à nos exercices, en dépit du mauvais temps. Nous avons remué beaucoup d'idées chrétiennes : gardez-les et répandez-les.

D'ordinaire ou souvent, un prédicateur de retraite se retire sur l'adieu à l'auditoire. Quand le prédicateur a été l'Evêque, il se borne à dire : « Au revoir » : c'est ce que je fais.

Amen.

Deuxième Retraite spirituelle

Prêchée aux Dames de Dijon

16-21 Décembre 1907

LA PAROLE DE DIEU

LA PAROLE DE DIEU

Nisi quod lex tua meditatio mea est, forte periissem.
Seigneur, si votre loi n'était ma méditation constante, j'en serais peut-être perdu.

(Ps. CXVIII, 92.)

Mesdames,

Il y a dix mois, c'était, dans cette même pieuse enceinte, notre retraite de l'année précédente, qui, vous savez pourquoi, était demeurée en souffrance.

Nous reprenons aujourd'hui nos traditions dont rien à l'avenir — du moins de mon fait — n'interrompra plus l'heureux cours.

Et c'est un peu à cause de la moindre distance qui sépare la nouvelle retraite de la précédente, que je place celle qui commence sous les auspices

et dans la lumière de la parole de David que j'ai citée : « Mon Dieu, la Méditation de votre loi, mais ce n'est pas pour moi un besoin intermittent, c'est une nécessité vitale constante » : sans doute qu'il se souvenait, David, en poussant ce cri si sincère et si humble, des écarts où l'avait laissé se jeter l'oubli momentané de la divine Loi.

Je ne prétends pas, Mesdames, que nos âmes, besogneuses du même besoin que celle du Roi-Prophète, ne s'alimentent que dans la *Retraite*. Elles vivent aussi du pain quotidien, elles vivent au régime que la vie chrétienne, en terre chrétienne, nous fait et qui est sain et copieux : cependant la Retraite est un festin à part; et d'y participer nous vaudra certainement de mieux vivre.

En ce premier entretien je voudrais vous en dire le prix, me plaçant presque uniquement en face de ce que va être, pendant ces cinq jours, l'appareil extérieur de la retraite, je veux dire la parole que vous entendrez.

Qu'est-ce donc que cette parole?

D'abord, son organe n'importe pas : cet organe, il peut lui ôter, il lui ôtera, c'est certain : il ne lui ajoutera certainement pas. N'en parlons plus.

Cette parole, Mesdames, que vous venez entendre, s'appelle la *Parole de Dieu*.

La Parole de Dieu! Nous sommes trop accoutumés à cette formule pour subir assez le saisisse-

ment où elle devrait nous jeter : la *Parole de Dieu!* Avez-vous quelque idée de la famine où fut le monde, quand il n'avait pas entendu cette parole!

Pour n'en pas nommer d'autre, la si brillante civilisation de la Grèce, qui fut, selon la nature, la mère de notre civilisation actuelle, se montra, on peut le dire, assoiffée d'entendre *parler*. Son vieil Homère a fait le tour des continents et des îles, récitant lui-même ou récité par d'autres : c'était la plus pure joie, alors connue, que de prêter l'oreille aux histoires de la guerre de Troie ; et non point tant à cause de cette épopée fameuse, que pour quelques éclairs de vérité morale qui s'y faisaient.

Plus tard, les grands tragiques, Eschyle, Sophocle, Euripide, à leur tour, passionnèrent les foules, en leur présentant, comme ils pouvaient, tel ou tel aspect de la destinée humaine.

Puis, ce furent les Philosophes : Socrate, Platon, Aristote, également quoique diversement goûtés, et qui tous s'appliquèrent à expliquer la vie : il leur suffisait de poser le problème pour piquer la curiosité : hélas ! ils furent impuissants à faire davantage.

Aujourd'hui, nous relisons ces paroles des poètes épiques, tragiques, des historiens, des philosophes : et, certes, nous ne nous dérobons pas aux charmes de la forme dont ils surent faire le vêtement superbe des balbutiements de leur pensée. Mais cette pensée,

comme elle est souvent creuse et vide, et en quelque sorte absente, par impuissance !

Ah ! comme notre Bossuet a raison de dire que Rome est plus justement fière d'une lettre qu'elle a reçue de saint Paul, que de toutes les harangues de son Cicéron !

Or, qu'était-ce que saint Paul ? un écho, un porte-voix ; de qui ? vous le savez : du Verbe de Dieu.

C'est depuis l'origine du monde, par la Révélation, que Dieu a daigné mêler sa parole à la confusion des langues humaines : par l'organe des patriarches et des prophètes, de loin en loin, il donna quelque satisfaction au besoin qu'avait l'humanité d'entendre une voix qui ne fût pas de la terre : et quand cette voix s'élevait, pour inachevés que fussent ses oracles, quel enthousiasme elle soulevait ! Le prophète disait : « Cieux et terre, soyez stupéfaits de ce que je vais dire ». David composait son plus long psaume, un psaume en cent soixante-seize versets, en l'honneur de la Loi, parole de Dieu.

Mais comme le dira saint Paul, ce ne furent que des syllabes éparses, tombées du ciel, que recueillirent les Inspirés de l'Ancien Testament.

Voici le Verbe en personne : les temps chrétiens sont venus. Trente ans après que les anges de Noël eurent promis l'ère de paix aux hommes de

bonne volonté, Jésus ouvre sa carrière publique ; il monte à la montagne qui depuis s'appelle *des Béatitudes*, il prononce le sermon qui nous a été conservé dans les trois chapitres V, VI et VII de saint Matthieu, et de là il va par les routes, par les places publiques, jusqu'au temple de Jérusalem, versant à flots le bienfait de sa parole, qui tient en respect les auditoires les plus divers, tous les âges, toutes les conditions, toutes les cultures différentes ; les simples qui admirent, les Pharisiens qui comprennent que cette parole révolutionne la vie et ne savent lui opposer que leurs chicanes.

La Parole de Dieu, Mesdames, celle que notre Dieu fait homme a parlée, et dont il disait : « pas un iota n'en passera », pour en comprendre le prix, nous pouvons nous en rapporter à lui-même. Un jour au milieu de son succès d'Evangéliste divin, quelqu'un l'interrompant : « Voici votre mère, vos frères » — « Ma mère et mes frères, ce sont ceux qui entendent ma parole et qui la gardent ». Une autre fois, c'est une naïve femme, une mère, femme du peuple, qui traduit son enthousiasme d'une façon bien maternelle en effet : « Oh ! s'écrie-t-elle, combien heureuse est Celle qui vous a porté et nourri ! — Bien plus heureux, réplique aussitôt Jésus, ceux qui entendent la parole de Dieu et qui l'observent. »

Un autre jour, c'est à ses seuls disciples qu'il

s'adresse : « Que de prophètes, leur dit-il, que de justes auraient voulu entendre ce que vous entendez : ils ne l'ont pas entendu ! »

Il me semble, en vérité, Mesdames, que c'est assez de savoir quel cas le Maître fait de la *parole de Dieu*, la Sienne, pour conclure efficacement à l'estime, au respect et à l'adoration que nous lui devons.

Pour finir sur ce point : un rapprochement ou plutôt un contraste.

Il y a, à Rome, au musée du Capitole, un marbre merveilleux qui représente le *Gladiateur mourant*.

Ce malheureux — un Gaulois, dit-on — a reçu le coup fatal : accroupi ou à demi-couché, il regarde par terre s'enfuir la vie qui lui échappe : l'œil non encore éteint est morne; tout le visage, infiniment expressif, semble vouloir dire : « c'est fini » ; y a-t-il du regret dans cette expression? peut-être : mais sûrement pas l'ombre d'espérance.

Devant cette sculpture puissante, bien des fois je me suis dit : c'est ainsi que s'en allaient rois et sujets, hommes libres et esclaves, qu'ils exhalaient le dernier soupir dans leur couche ou sur un champ de bataille, ou sur la piste d'un Colysée quelconque.

Or, vers le temps où fut sculpté le Gladiateur du Capitole, des mains plus ou moins habiles commençaient de peindre ou de sculpter dans les

catacombes, et aussi de graver sur les tombes : et les images peintes ou sculptées prennent le rayonnement du sourire à un au-delà : et les inscriptions tombales parlent de paix, de joie, de félicité, de vie éternelle.

Entre les deux genres de monuments, ce qui a passé, et ce qui met un abîme, c'est la parole de Dieu. Celle-ci a ensoleillé la vie, transfiguré la mort, en révélant notamment le douzième article du Symbole : *Credo... in vitam æternam.*

Un jour, Mesdames, Notre-Seigneur Jésus-Christ, si peu prodigue d'anathèmes, vous le savez, j'allais dire si peu foudroyant, s'écria pourtant à l'adresse des villes ingrates où son Evangile ne prenait pas : « Malheur à toi, Corozaïn... Si dans Tyr et Sidon avaient été accomplies les merveilles dont vous avez été témoins, elles eussent fait pénitence dans le cilice et la cendre... Aussi le jour du jugement leur sera moins terrible qu'à vous ! »

Or, ne devons-nous pas faire ici, Mesdames, l'application de cette forte parole, et penser que si le véhicule de la grâce, qu'est la Parole de Dieu, s'était offert à tels et à tels peuples, cités ou individus, avant de s'offrir à nous, ils en eussent autrement profité ?

Je n'insiste pas, sachant quelles sont vos dispositions.

Mais je désire avoir ressuscité en vous autant que

de besoin la profondeur du sentiment que mérite la parole que je vous apporte, en cette retraite, et qui n'est pas ma parole, mais celle du Dieu qui m'envoie.

Il m'envoie, Mesdames, parce qu'il aime vos âmes et parce qu'il compte sur vos âmes.

Nous aurons l'occasion de retrouver ces deux pensées qui se présenteront presque à chacun des chapitres de nos pieux exercices : à savoir, qu'ici il s'agit de vous pour vous d'abord, mais ensuite et aussi de vous, *pour les autres*.

L'heure présente réclame, nous le dirons, avant tout, la *Rechristianisation* du monde et particulièrement de notre pays : c'est ce que Pie X appelle son programme : *instaurare omnia in Christo*.

Mais quelle serait notre erreur, si nous allions penser qu'il n'y a que les *purs égarés* qui aient besoin d'être restaurés dans le Christ ! Et quel serait mon orgueil si j'allais oser penser de moi-même que je suis au point !

De pareils aveuglements sont cependant possibles, puisqu'il est raconté dans une page historique du livre de l'Apocalypse, qu'un évêque se disait content de lui, tandis que l'Ange lui faisait savoir qu'il n'était qu'un misérable, aveugle et vide de tout mérite.

Dieu nous préserve d'une illusion si funeste !

Et par conséquent, abordant avec un grand esprit de foi les exercices de la retraite, disons au Maître qui en sera le vrai prédicateur : *Loquere, Domine, audit ancilla tua :* « Parlez, Seigneur, votre servante, par votre grâce, veut être attentive. »

Parlez... S'il s'agit d'entendre les grandes vérités qui illuminent tout, parce que je les crois, je ne penserai pas que le rappel m'en soit moins salutaire : à quatre-vingts ans, saint Jérôme méditait avec tremblement l'éternité et ses mystères.

Et s'il s'agit de vérités d'une application plus immédiatement pratique à mon devoir d'état, à mes devoirs de zèle, je n'aurai pas peur de la lumière, peur de trop voir et d'en être trop engagée; je bénirai au contraire la lumière.

Parlez, Seigneur !

Au psaume de la Loi, David disait à Dieu : *Narraverunt mihi iniqui fabulationes : sed non est lex tua*[1] *:* « Les méchants — on pourrait ajouter de nos jours : et aussi les amuseurs, les faiseurs de romans, par exemple — m'ont raconté des fables : que votre loi est différente ! »

Et qu'eût-il dit de la loi de l'Evangile, si infiniment supérieure à celle du Sinaï !

Quelle saveur a votre parole, ô Jésus, mon

[1] Ps. CXVIII, 85.

Maître!... saveur dont n'approche aucune éloquence humaine, aucun verbe, aucun son, aucune musique, le génie de l'homme intervint-il... oui, alors ce peut être très haut, très fort, très doux, très savoureux, *sed non est lex tua!*

Et donc, parlez, Maître!

Amen!

LE SALUT

LE SALUT

Porro unum est necessarium
Il n'y a qu'une seule chose nécessaire.
(Luc, X., 42.)

Mesdames,

Si court que soit le temps qui nous est mesuré pour les exercices de notre retraite, et si pressé que je puisse être d'arriver aux entretiens immédiatement pratiques, je croirais manquer à mon devoir et à votre besoin, si je ne vous retenais pas, ce matin du moins, sur ce qu'on appelle les grandes vérités.

Au reste, en effet, je n'en parlerai directement que ce matin, et, dès ce soir, ce sera le commencement des entretiens spéciaux.

Me souvenant qu'au mois de février nous médi-

tions la Mort et le Jugement, aujourd'hui nous nous mettrons en face de la chose dont le Maître a dit : il n'y a que celle-là qui soit nécessaire : le Salut.

Le Salut ! Se sauver !

Voilà des mots qui n'ont de sens que dans la langue chrétienne ; dans toute la littérature grecque et romaine, vous ne trouverez pas un terme qui ait avec ces mots, pris au sens chrétien, la parenté la plus lointaine.

Je tiens à bien souligner le fait ; c'est notre Maître adoré, Jésus-Christ, qui a ramené l'existence humaine à l'unité, en lui imposant pour destinée suprême et définitive ou bien le Salut ou son contraire.

Passage que la vie présente : et quand le passage, dont la durée varie mais ne dépasse guère le maximum de quatre-vingts ans, est achevé, alors c'est l'entrée dans le définitif.

Passants, soyez donc détachés, doux et purs, miséricordieux, courageux dans l'épreuve : modérez votre jouissance et pareillement vos soucis. Instruisez-vous à la pensée du malheureux riche ; quand il a dû quitter la table de son festin d'un jour, ç'a été pour être précipité dans l'étang de feu, d'où pour l'éternité ils pousse ces cris affreux : *Crucior in hac flamma*[1] : Lazare, lui, fut un pauvre hère, ce qu'on

[1] Luc, XVI, 24.

appellerait aujourd'hui un prolétaire : il a fini de traîner de porte en porte ses plaies et sa faim : il est fixé lui aussi, mais dans l'éternité du bonheur.

Donc « que sert à l'homme de gagner?... » car ce gain échappe.

Après que Jésus eut enseigné ses disciples de la vérité du salut nécessaire, ceux-ci allèrent la répandre par le monde, et l'on vit. bientôt après, les martyrs sans nombre s'en faire une devise avec laquelle ils confondaient promesses et menaces des persécuteurs.

Depuis vingt siècles, l'histoire de l'humanité se résume en deux chapitres, contenant respectivement l'un la mémoire et la liste des chrétiens fidèles au mot d'ordre: mon salut avant tout; l'autre, la triste liste des malheureux qui ont dit : avant tout, prenons ce qui se présente de jouissance immédiate, arrivera après ce que pourra.

Où est le droit? où est la vérité? où est la sagesse?

Mesdames, le cantique des Missions populaires a raison ; il répète l'Evangile :

Sans le salut, pensons-y bien,
Tout ne nous servira de rien.

Oui, *tout:* vous êtes à l'heure de votre mort : repassez votre vie : je la suppose, ce qui est rare, comblée jusqu'ici à souhait : eh bien ! sans le salut... *tout* ne vous servira de *rien*.

Tout.. de *Rien !* En effet, ce tout va être enseveli avec votre dépouille et va disparaître dans un effacement total.

Ce néant de tout, on l'éprouve avec une acuité spéciale, quand on est du cortège funèbre de quelqu'un de ceux qu'on appelle les grands de ce monde : quelques jours plus tôt, ils occupaient une large place au soleil, on se courbait bien bas sur leur passage, on se pressait bien humble dans leur antichambre, et maintenant on les enterre, avec pompe, c'est vrai : mais on les enterre, et le dernier des hommes ira, s'il lui plaît, s'asseoir sans respect sur la dalle qui scelle leur tombeau.

Le vieux Salomon, désenchanté, avait évidemment raison quand il jetait son impitoyable arrêt sur les fascinations quelconques de ce monde : « Vanité des vanités ! »

Tous les heureux, vite repus et saturés, ont redit cet arrêt : et encore n'était-il sur leurs lèvres que la formule du dégoût : ils trouvaient que l'abîme, sinon de leur cœur du moins de leur convoitise, est plus grand que tout ce qu'on y peut jeter : et alors la satiété succédant à la jouissance, ils disaient : « Vanité !... »

Ou bien encore ils considéraient la courte durée de tous les bonheurs de ce monde : qu'est-ce que la vie ? nous sommes éphémères comme la fleur qui s'épanouit le matin, brille au milieu du jour

et le soir est foulée aux pieds : *Quasi flos egreditur et conteritur*[1].

Voilà soixante siècles que l'humanité habite la terre. Cent générations y ont passé, se poussant l'une l'autre pour toutes rouler successivement dans l'abîme. Nous, qui sommes plus ou moins d'âge mûr, souvenons-nous : que de disparus nous avons connus, aimés !

Or, est-ce seulement « vanité » qu'il faut dire sur leur existence évanouie ?

Assurément non : car derrière la tombe il y a deux voies qui conduisent à deux destinées, toutes deux définitives.

Un jour, le Roi de France, qui s'appelait saint Louis, tomba dans une bataille aux mains de ses ennemis, les Sarrasins. Son vainqueur musulman lui proposa de se racheter moyennant une grosse somme. « Arrière, répondit le roi avec fierté : un roi de France ne se rachète pas avec de l'argent. »

Le Roi du Ciel n'est pas moins fier qu'un Roi de France : et s'il s'est introduit dans notre destinée, comme il a fait, ce n'était pas certes pour nous enseigner des secrets de fortune ou de plaisir terrestre : *propter nos homines et propter nostram salutem descendit de cœlis.*

---

[1] Job, XIV, 2.

Il est venu pour dire non pas tant « vanité » sur la vie, que ceci : si la vie n'est que peu de chose en elle-même, il y a quelque chose de grand, c'est ce qu'elle commence, c'est ce qu'elle annonce : l'éternité.

Eternellement heureux, ou éternellement malheureux : cette alternative est le problème du salut : ceci ou cela : échapper à l'un ou à l'autre est impossible.

Et donc :

Sans le salut, pensons-y bien,
Tout ne nous servira de rien !

Le sens humain, je le sais, se révolte contre l'enfer !

Pour moi, quand j'ai vu dans l'un des plateaux où se pèse mon sort, la *Crèche*, la *Croix*, l'*Hostie*, je comprends que dans l'autre plateau il faut aussi de l'infini, de l'immense.

J'ai le choix entre les deux immensités : bonheur et malheur : c'est juste.

Et maintenant, Mesdames, je vous demande de vous bien saisir de ces deux points :

Je puis me sauver.

Je puis me perdre.

Je puis me sauver. La Rédemption a été accomplie pour moi, comme si j'étais seule au monde.

Chose étonnante, depuis les origines, il y a eu des sectes qui, pervertissant le sens de certains textes,

prétendaient que le Christ avait fait de sa Rédemption une œuvre pour privilégiés, pour coterie, pour les « élus » : et ces « élus » c'étaient eux. Saint Augustin qui rencontra ces gens-là, leur disait ironiquement : « Mais quels hommes vous estimez-vous donc, pour croire que la miséricorde infinie n'a couvert que vous et s'est épuisée pour vous ? »

Plus près de nous, les Jansénistes essayèrent de propager la même doctrine étroite.

C'est un dogme que la Rédemption a été accomplie au profit de tous, et que c'est à la lettre que nous devons entendre le divin « Venez tous à moi ! »

Je puis me sauver : c'est un dogme, les sources de la grâce, prière, sacrements, me sont largement ouvertes : et chacune de vous peut dire, Mesdames, en repassant sa vie : « vraiment, la divine bonté n'aurait pas tant fait pour moi, si elle ne voulait me sauver ! »

Mais il faut bien que j'ajoute pour être complètement vrai : je puis me perdre.

Je puis me perdre : premièrement, l'enfer existe, et il est habité.

Ensuite, sans vouloir approfondir le mystère du nombre des élus, cependant comment ne pas me souvenir que dans toutes les figures ou paraboles dont le Maître s'est servi pour nous faire connaître ce qu'il appelait le royaume, « son royaume », le

« royaume des cieux », toujours il nous a mis devant les yeux du mélange: par exemple, cinq vierges folles et cinq vierges sages; par exemple, le champ où beaucoup d'ivraie pousse parmi le bon grain; ou bien, le filet jeté à la mer et qui rapporte du poisson, dont une partie doit être rejetée.

Notre-Seigneur a clairement dit qu'il y en a qui se perdraient.

D'autre part, nous voici en face de la parabole des talents, qui nous enseigne que nos responsabilités sont inégales et que nous seront jugés sur celles qui nous auront incombé.

Ce malheureux qui va rendre tranquillement ce qu'il a reçu, sans plus, s'attendait-il à l'accueil qui lui est fait : « Méchant serviteur, va aux ténèbres ! »

Nos responsabilités, Mesdames, voilà le point le plus noir à l'horizon de nos destinées.

Pour parler de vous et à vous, maîtresses de foyer, épouses, mères, ne sait-on pas — c'est l'aveu unanime — qu'aujourd'hui l'éducation a baissé d'une certaine note d'austérité où elle était tenue, et que, généralement parlant, tout en donnant de temps à autre des signes d'autorité, habituellement les parents obéissent? Or, l'éducation affaiblie d'aujourd'hui c'est peut-être trois ou quatre générations compromises pour l'avenir. Et, en ce cas, il en faudra répondre. Je vous ai déjà dit que c'est le

chapitre des « omissions » qui me fait le plus trembler.

Et comment ne pas se souvenir qu'un saint Paul disait de lui-même : *Castigo corpus meum...* c'est ainsi qu'un saint Paul comprenait les précautions à prendre pour son propre salut.

S'adressant un jour à la Communauté qu'il semble avoir le plus aimé, les Philippiens, il leur disait : *Cum metu et tremore salutem vestram operamini*[1].

Certes, je crois bien qu'on sera sauvé, sans avoir pratiqué l'héroïsme de charité d'un Vincent de Paul, les austérités effrayantes d'un François d'Assise ou d'un curé d'Ars : mais il reste la leçon que nous ont donnée ces héros « de faire notre salut avec crainte et tremblement. »

« Ma pauvre âme, ma pauvre âme », disait sans cesse le bienheureux Vianney.

Mesdames, en finissant cet entretien, je veux vous recommander d'assister jusqu'à leur dernier moment vos mourants et voici pourquoi :

Je crois avoir vu, par les quelques agonies dont j'ai été témoin, que le démon, alors même qu'il croit la partie perdue avec telle âme, se redresse avec une énergie exceptionnelle à la dernière heure,

---

[1] Phili, II, 12.

et que, soulevant brusquement tout le passé qui ne va jamais sans mélange, il tente l'effort suprême pour produire le désespoir !

Un jour, la plus sainte vie que j'ai connue allait s'éteindre : tout d'un coup ce furent d'affreuses convulsions : cela dura près de demi-heure ; et avant le dernier soupir elle eut le temps de me dire distinctement : « c'est fini, mais c'était affreux ! »

Un prêtre dont le procès de béatification sera probablement instruit un jour, et qui avait vécu au régime de la discipline quotidienne du coucher sur une planche, et le reste, ce prêtre passa deux jours dans l'angoisse de la conviction qu'il était damné !

Assistons nos mourants jusqu'au bout, et demandons d'être assistés de même.

« Une seule chose est nécessaire ».

Sans le salut... *tout*... de *rien !*

Mais, d'autre part : *Copiosa redemptio*[1], votre Rédemption est si riche, ô mon Dieu, que je finis dans la confiance cette grave méditation.

Amen.

---

[1] Ps. CXXIX, 7.

LA VIE CHRÉTIENNE

LA VIE CHRÉTIENNE

Mihi vivere Christus est.
Ma vie! c'est le Christ.
(Phili, I, 21.)

MESDAMES,

VOILA encore l'un de ces mots qu'on ne trouve que chez nous, et que la langue chrétienne a le privilège d'être seule à connaître.

Avant le Christ et depuis, il y a eu des maîtres, lesquels ont eu des disciples. Mais à pas un de ceux-ci, la pensée n'est venue de dire : « Ma vie, c'est mon Maître », les plus attachés, les plus reconnaissants, les plus fidèles disaient : Je lui dois beaucoup à mon maître; c'est lui qui m'a initié à la méthode : je garde plus d'une empreinte de son esprit sur le mien, et de sa bonté ou de sa

grandeur d'âme : tels sont, par exemple, Xénophon ou Platon parlant de Socrate leur maître ; tel peut-être le duc de Bourgogne à l'égard de son maître Fénelon ; mais jamais, en aucun temps, l'on entendit un disciple dire de son maître : « il est ma vie ».

Saint Paul l'a dit du Christ. Et soyez d'abord saisies, Mesdames, de l'originalité de cette parole.

Ensuite vous paraît-elle héroïque et faite pour les lèvres de saint Paul seulement, ou de ceux et de celles qui se pénétrèrent du Christ au même degré que lui : un saint Augustin, un saint Thomas, un François Xavier, une sainte Thérèse ?

Héroïque, oui, au sens où toute vie chrétienne est un héroïsme. Mais quiconque a répondu au divin : « Venez à moi », quiconque a pris au sérieux son affiliation chrétienne, doit, je dis *doit* — c'est un devoir — se mettre en état d'ajouter : « Et maintenant, ma vie, c'est le Christ » : *Mihi vivere Christus*[1].

La vie chrétienne, c'est l'imitation de Jésus-Christ ; non pas le livre qui porte ce nom, mais l'être vivant qui le réalise : *vous et moi.*

Et voilà, Mesdames, le sujet que je voudrais proposer à votre méditation : je n'en sais pas de plus capital, ni de moins compris.

---

[1] Phili, I, 21.

Entendez-bien : les chrétiens que j'appellerai marqués ou peints du signe essentiel du christianisme sont encore nombreux, ils sont encore *le nombre*. Pratiquement ils ne comptent guère.

Les chrétiens, si je puis dire, plus ou moins vernissés de leur religion, qui s'affublent de quelques-unes des pratiques qu'elle comporte, ceux-là non plus ne sont point rares : ils comptent peu.

Les chrétiens qui le sont par une couche plus ou moins profonde de leur être, qui le sont par des réalités bien authentiques de leur foi et de leur conduite, et cependant pas à fond, ceux-là déjà se font rares.

Mais les chrétiens autorisés devant leur conscience à dire : « Ma vie, c'est le Christ, je m'attache loyalement à conformer toutes mes pensées à ses pensées, tous mes sentiments aux siens, toute ma volonté aux leçons de ses exemples », ces chrétiens-là, où sont-ils ?

Nous vivons de bonne foi dans un monde d'illusion.

Et je voudrais, sans blesser la bonne foi, éclairer, dissiper l'illusion.

Qu'est-ce donc que la vie chrétienne ? Sujet rebattu ? Non, le sujet le plus neuf que vous puissiez entendre traiter.

La *vie* commence à la pensée : autrement dit à la manière de poser et de résoudre toute question qu'amorce soit le monde extérieur, soit le monde

intérieur, bonheur, malheur, prospérité, mesure de sollicitude que comportent les choses terrestres, mesure de maîtrise dont il faut savoir les dominer, part légitime à donner de son temps et des autres biens aux devoirs dits de société, de situation, limite où l'on doit s'arrêter, et ainsi de suite.

Ce n'est pas chose absolument aisée que de savoir *penser chrétiennement*. Pourtant, si nous ne commençons par là, nous ne pourrons jamais dire : « Le Christ est ma vie ! »

Or, Mesdames, la pensée-modèle, celle de notre Maître, Jésus, savez-vous ce qui la distingue, ce qui la caractérise ? C'est qu'elle est tout imprégnée *d'éternité :* avec cela, très humaine, très intelligente, si je l'ose dire, des choses du temps.

Saint Paul, un peu fougueux, se jettera dans cette sublime outrance qui ne regarde que lui : « Moi, je considère tout ce qui n'est pas mon Christ comme du fumier ». [1]

Notre-Seigneur, plus doux, plus calme, se borne à mettre chaque chose et chaque misère à sa place. Voyez par quelques traits : Il mène, on pourrait dire, la vie de tout le monde, en apparence : il s'asseoit à un repas de noce ; il mange chez Simon, chez Zachée ; il cultive l'amitié à Béthanie, et ainsi

[1] Phili, III, 8.

de suite; il ne méprise rien de ce qui est humain ; *mais* s'il en use, c'est pour le pénétrer d'un éclair de sa divine parole qui en fait ressortir, non pas tant la vanité, que le caractère précaire et la faible importance en regard de l'unique nécessaire.

Comment il peut? Oh! nous le savons bien : il l'a tant dit! Ses béatitudes ne promettent pas le bonheur pour la vie présente : elles sont une transposition du bonheur d'ici-bas dans l'au-delà.

Ici-bas! à quoi bon s'y attacher et quelle légèreté est-ce puisque tout à l'heure, il va finir ?

Vous êtes heureux, momentanément du moins : il n'y a pas mal à cela; mais faites part de votre bonheur à vos semblables, sans quoi vous le consommez sur place, et rien n'en repoussera sur la terre de l'au-delà.

Riches, soyez-le; mais prenez garde à quels coffres vous confiez votre richesse, si vous voulez qu'un peu du confortable qu'elle vous procure vous suive, quand vous devrez vous en séparer.

Pauvres éprouvés de corps ou de cœur, sachez que *souffrir passe, avoir souffert ne passe pas* quand on a souffert comme il faut.

Et ainsi de suite : voyez-vous, Mesdames, comme la pensée de notre Christ est imprégnée *d'éternité*. Elle l'était à son imitation, la pensée de ces grandes dames avec lesquelles saint Vincent de Paul fit toutes ses œuvres; ces grandes dames donnaient

beaucoup de leur temps, beaucoup de leur argent aux fondations de la charité du saint, et l'heure venue, elles reparaissaient dans leur salon, maîtresses de maison accomplies; alliant ainsi la chrétienne entente de la conduite du devoir d'état et celle de la pensée chrétienne, elles aussi auraient pu dire : « le Christ est ma vie ! »

Commencée à la pensée, la vie se continue et se complète par le vouloir et l'action.

Oh ! le vouloir de notre Divin Maître, il l'a fait connaître on ne peut plus explicitement depuis ses origines. Au premier moment où il entre au monde, il dit : « Mon Père... les holocaustes... ne vous plaisent plus, vous m'avez adapté un corps... et me voici pour faire votre volonté ! »

Que de fois il a affirmé son invariable conformité de volonté à celle du Père céleste : « Ce qu'il veut, je le fais toujours. Ma nourriture — oh ! que ce mot est fort — ma nourriture consiste à faire la volonté du Père céleste ! — Ce qu'il veut, je le veux ».

Un jour, au Jardin des Olives, il a permis à la répugnance naturelle d'esquisser une révolte devant le Calice qu'il fallait boire : aussitôt, il a repris : *non mea voluntas sed tua !* [1]

---

[1] Luc, XXII, 42.

Vous pouvez lire page à page l'Evangile : vous y verrez d'un bout à l'autre la contrariété, la contradiction suscitée contre lui, les fausses et calomnieuses interprétations de sa conduite ; le mensonge qui le poursuit, les travestissements odieux de ses intentions : puis, les duretés de cœur, les ingratitudes, et le reste.

Je vous défie de trouver un mot, un geste, une attitude de sa part qui signifie qu'il en souffre *pour lui-même*.

Certes il en souffre : mais pour les malheureux qui résistent à tant de grâces, pour les âmes qui se perdent sous ses yeux, pour sa patrie qui se précipite vers la ruine : sur son propre compte, on le dirait indifférent : et en un sens il l'est, car il accepte purement et simplement tout ce que veut et ce que permet le Père céleste.

Où en sommes-nous, Mesdames, pour la manière de vivre en chrétiens par notre volonté ?

Et nous aussi, nous nous heurtons sans cesse à la contrariété, au mauvais vouloir, ou simplement au vouloir différent du nôtre ?

Oserions-nous dire qu'alors c'est du mal que se font à eux-mêmes les contradicteurs que nous souffrons, et qu'au contraire ce n'est pas de souffrance et de blessure personnelle qu'il s'agit principalement ?

Le Maître, Mesdames, nous a dit cette belle parole, qui le peint bien : « Dans la patience, par

la patience, c'est-à-dire par l'effacement raisonnable de votre volonté, *vous possèderez votre âme* ». [1]

Voilà la note des âmes dont la vie est le Christ : elles se possèdent ; le vent a beau souffler de la tribulation, il ne soufflera pas sur nous plus fort qu'il ne souffla sur le divin Maître et Modèle ; or cherchez à quel fugitif instant il ne se soit pas possédé ! se posséda-t-il pendant sa passion, pour dire de ses bourreaux eux-mêmes : « Mon Père, pardonnez-leur ! »

La belle vie que nous nous ferions et que nous donnerions en spectacle, si, en effet, par notre façon de savoir *vouloir*, nous nous assurions le droit de dire : « Le Christ est ma vie ! »

Enfin la vie « selon le Christ » suppose un troisième élément de perfection : et c'est à savoir l'union à lui par l'intention et toutes les inspirations de nos actes.

Ce rattachement de ses disciples à son adorable personne, il l'a expressément réclamé : par exemple quand il a dit : « Tout ce que vous demanderez en *mon nom*, vous sera accordé », ou quand il a dit : « vous serez heureux quand on vous persécutera à cause de moi, *propter nomen meum* », mais bien uniquement à cause de moi, car si vous mettez du

[1] Luc, XXI, 19.

vôtre dans les griefs pour lesquels on vous persécute, vous récolterez ce que vous aurez semé. C'est clair.

L'instruction la plus décisive que le Maître ait donnée sur l'intimité spéciale en laquelle, lui, Maître, prétend établir avec lui ses disciples, c'est au sermon de son dernier souper qu'il l'a fait entendre : « Je suis la vigne, le cep : vous êtes les branches », une même sève nourrit et les branches et le cep. Il y a des branches où la sève cesse de couler : elles ne font plus partie de la vigne, si ce n'est par une trompeuse apparence ; il en est où la sève circule encore, mais rare et insuffisante, cela se voit à leur maigreur, à leur étiolement, au rachitisme de leurs feuillages et de leurs fruits. Et enfin il en est de vigoureuses auxquelles le cep communique de sa plénitude sans contrainte ; celles-ci sont la parure, la gloire et la joie de la vigne dont elles font partie.

Cette doctrine bien comprise nous enseigne que pour vivre la vraie vie chrétienne nous devons expressément cultiver l'union au Maître de cette vie.

C'est à cette fin que les législateurs ou docteurs spirituels recommandent si fort les exercices spéciaux de l'oraison ou méditation, de la visite au Saint-Sacrement, de la recollection ou retraite aussi fréquente que possible, et de l'application au

souvenir, si possible habituel, de la présence de Dieu : autant d'exercices qui ont pour but de former et de développer et de faire prospérer en nous ce que la langue chrétienne appelle l'*homme intérieur*, dont vous trouverez la théorie ou la description parfaite dans le premier chapitre du deuxième livre de l'Imitation.

Et voilà, Mesdames, le résumé suffisamment complet de ce que contient le grand mot de saint Paul : *Mihi vivere Christus:* « ma vie, c'est le Christ. »

Une pensée qui se nourrit d'éternel.

Une volonté qui use de sa liberté pour abdiquer, si je puis dire, dans la conformité à celle du Père céleste.

Une intention constante d'union à Notre-Seigneur.

A ce prix, seulement à ce prix, nous pourrons dire : *Mihi vivere Christus est.*

Oh! Mesdames, si le Christ disposait d'un bon nombre de ces vies, dignes de son nom, vraiment chrétiennes, quelle force ce serait pour l'avancement de son règne!

Souvenez-vous de ce jeu à la baisse que Dieu permit à son serviteur Abraham de soutenir avec lui quand il s'agissait du sort de Sodome.

« Seigneur, s'il y avait dans cette malheureuse ville, au moins cinquante justes de bonne qualité, pardonneriez-vous? — Je pardonnerais ».

« Et s'il n'y en avait que quarante ? — Je pardonnerais ».

« Et si trente ?... — Je pardonnerais ».

Abraham descendit jusqu'à dix, et le Seigneur jusqu'à cinq.

Tant la qualité fait tout au regard de la divine miséricorde !

Et donc ayons l'ambition d'être de cette qualité-là par l'intégrité de notre vie chrétienne ; faisons qu'il soit vrai de définir notre vie par le mot de l'Apôtre : « Ma vie, c'est le Christ », et il ajoutait : *Mori lucrum* [1] : et c'est pourquoi la mort m'est un gain : ainsi il n'y a qu'à gagner à la mort quand la vie s'est résumée dans le Christ.

Amen.

---

[1] Phili, I, 21.

ESPRIT DE MÉDIOCRITÉ
ET GRAND ESSOR

ESPRIT DE MÉDIOCRITÉ ET GRAND ESSOR

Aemulamini in bono semper.
Efforcez-vous toujours au mieux.
(Gal. IV, 18.)

Mesdames,

Je définis tout de suite le sujet de mon instruction de ce matin ; la formule en pourrait être celle-ci : *Esprit de médiocrité et grand essor.*

Et je crois que saint Paul a bien dit la parole qui en résumera la conclusion : Efforcez-vous toujours au mieux.

Qu'est-ce que l'esprit de médiocrité ?

Vous connaissez probablement la description de la *tiédeur* que nous donne saint Jean, dans l'Apocalypse. Il nous représente un personnage, un

homme d'Eglise, et, pourquoi ne pas le dire ? un évêque qui ne se comporte ni bien, ni mal. L'Ange de l'Eglise de cet évêque lui fait dire : « Plût à Dieu que tu fusses froid ou chaud ; mais, parce que *tu es tiède,* tu me donnes la nausée, et je vais te vomir de ma bouche ».

Le réalisme de ces expressions ajoute ou, en tout cas, il donne un relief extraordinaire à l'horreur de la condition qui est la *tiédeur*.

Mais l'esprit de médiocrité n'est pas du tout la même chose, et il vaut mieux. Essayons de le distinguer.

L'âme tiède, sans doute, se garde, ou elle est gardée par les circonstances des écarts graves : tant qu'elle reste tiède, elle ne va pas se glacer dans le péché : soit, et c'est là son banal mérite : un mérite négatif, qui ne sera certainement pas de durée. A part cela, elle n'a de goût, elle n'a d'énergie positive pour rien ou pour presque rien. Ce qui la caractérise, c'est l'*insipidité :* qu'on la laisse tranquille, ainsi que l'eau dormante ; car, en effet, dormir, c'est son état, j'allais dire, c'est sa vie.

Or l'esprit de médiocrité n'est point cela : il n'est point un sommeil, il est une activité ; mais, prenez garde à ce mot, il est une activité calculée, quant à son idéal et quant à sa portée.

L'âme, systématiquement médiocre, dira : « il est clair que pour me sauver, je dois me donner

quelque peine », elle dira encore au spectacle de la détresse humaine, physique ou morale : « il faut que je lui apporte un peu de mon aide ».

Mais, en même temps qu'elle tiendra ce langage, qui est juste, et qui dénote quelque générosité, elle ajoutera pour sa jouissance : « cependant on ne peut pas tout faire » et, partant de ce sage principe, elle limitera le plus possible son activité.

Elle ne veut pas ne rien faire, elle ne veut pas savoir s'il reste encore, après ce qu'elle fait, de la besogne parfaitement à sa portée, non : ceci, plus cela lui suffit.

Volontiers je dirais que l'esprit de médiocrité obéit à ce qu'on appelle en mécanique : la loi du *moindre effort*.

Eh bien ! Mesdames, je ne veux pas m'occuper avec vous de la tiédeur : les âmes tièdes ne fréquentent pas les retraites : il leur faut d'autres coups de grâce pour les secouer de leur torpeur, à moins qu'elles n'y croupissent ou qu'elles n'en meurent.

Mais de l'*esprit de médiocrité*, c'est-à-dire du calcul qui aboutit à la conclusion *se ménager et n'en pas trop faire*, oui je dirai quelques mots : et je dirai qu'il est une *laideur*, une *faute*, un *péril certain*.

Une *laideur* que ce calcul ! Avons-nous la foi ? Connaissons-nous un peu le Maître dont nous nous

disons les disciples? Lui qui ne devait rien, il s'est donné à fond. L'apôtre saint Jean met sous nos yeux, en trois ou quatre traits, le tableau de sa vie, et il ajoute : *Sic Deus dilexit*[1] — *sic* : regardez bien : la Crèche, le Calvaire, le Tabernacle : *sic Deus dilexit :* et il concluait, ce qui est l'évidence :

Nos ergo diligamus : Aimons donc de même. Et par conséquent ne mettons pas systématiquement la mesure dans la correspondance de notre amour à l'amour dont nous avons été l'objet. La mesure, elle y sera forcément : nous ne sommes pas de taille à rendre autant que nous avons reçu : du moins, n'allons pas volontairement lésiner.

Cette lésinerie, que représente l'esprit de médiocrité, c'est ce que j'appelle une *laideur !*

Puis, c'est une *faute :* car, avec cet esprit, nous limitons ordinairement la vigueur de notre activité : nous disons : « jusque-là, pas plus loin ! » Et le reste? Que devient-il? Qui nous autorise à n'en rien faire? Est-ce que rien de tout notre être, de toutes nos facultés d'action nous a été donné pour être sans emploi? Saint Paul disait : « En avant ! en avant ! » *Dum tempus habemus operemur bonum !*[1] Voyons ! ce n'est pas pour *bien long* que nous

[1] Joan., III, 16.

avons du temps : et il est destiné à l'action : à l'action conforme au devoir d'état, au devoir de zèle. L'insuffisante lutte contre tel défaut vous amoindrit pour l'efficacité de votre mission de sœur, d'épouse, de mère : et vous vous rassurez en disant : « Mais ce n'est point mal comme cela !... » Si ! c'est mal, si ce pourrait être mieux ! car il y a *abus* ou *non usage* d'une force qui est un don de Dieu.

Enfin, l'esprit de médiocrité est un *péril certain*.

De plus, l'esprit de médiocrité laisse s'engourdir tout ce qu'il empêche d'être employé : or vous savez où nous mène l'atrophie de tel ou tel organe : ce sera un aboutissant de même sorte, au cas de l'atrophie de telle ou telle puissance de l'âme.

Par surcroît, n'est-il pas évident que la grâce, le secours d'En-Haut va devenir plus discret ? Dieu aussi connaît le proverbe « Donnant, donnant » et quoique par un mystère de bonté, il ait résolu de ne jamais manquer d'offrir le suffisant, même aux ingrats, il est bien certain que la copieuse mesure est réservée aux seuls généreux.

Et donc, Mesdames, abdiquons, ayant appris à le connaître, l'esprit de médiocrité, auquel j'oppose le *grand essor*.

J'appelle une âme de grand essor, celle qui pousse la générosité au service de Dieu aussi loin qu'elle peut, qui pourra bien dire : *je n'en puis plus*, mais qui en le disant, se sente disposée à

mettre en œuvre de nouvelles forces et de nouveaux loisirs, s'ils lui viennent.

Le grand essor représente la *beauté*, la *joie*, la *sécurité*.

La *beauté* d'abord. N'est-il pas beau saint Paul quand il jette son cri de zèle : *Impendam et superimpendar ipse pro animabus?* [1] ou saint François Xavier en partant à la conquête du monde ? Il y a beauté partout où il y a plein épanouissement de la vie : le grand essor l'assure. Oui, elle est belle quel que soit son théâtre d'activité, l'âme qui s'est fortement saisie du devoir chrétien, devoir d'état ou de zèle, et qui tâche, tant qu'elle le sait faire, de chasser la mesure, de reculer la borne et d'imiter l'activité de Dieu même.

N'insistons pas.

Il est *la joie*. Les preuves abondent. En voici une prise en dehors de nous. Saint Paul de nouveau se fait entendre : *Superabundo gaudio... dummodo consummem cursum, nihil vereor.* [2] Vous avez lu peut-être quelques livres racontant la jeunesse des ordres religieux : cette jeunesse fut invariablement gaie comme un printemps, parce qu'en général fort dépourvue de moyens matériels, on allait d'une

[1] Cor., XII, 15.
[2] Act., XX, 24.

incroyable ardeur au but : on se dépassait; on ne croyait à rien d'impossible. Les origines de l'ordre de Citeaux sous saint Robert, saint Etienne et surtout sous notre saint Bernard, sont à cet égard singulièrement significatives. Quand la ferveur baisse, la joie s'enfuit pour faire place à la jouissance vulgaire.

Je pourrais vous dire ce que vous savez bien de l'épanouissement, de la dilatation, de l'allégresse qui se voit dans les communautés de grande ferveur : au Carmel, par exemple, ou chez les Pauvres filles de Sainte-Claire, ou chez les Petites-Sœurs ou ailleurs.

Mais, Mesdames, notre expérience personnelle ne nous dit-elle rien à ce sujet? S'il nous arrive de perdre, ne fût-ce qu'un peu notre journée, le soir venu, nous nous sentons moins bons et moins heureux. Si au contraire nous nous sommes bien dépensés, au point de n'en plus guère pouvoir, notre fatigue nous est une joie.

Voilà l'expérience.

J'appuierai principalement sur la troisième considération que j'ai annoncée : le *grand essor ou la sécurité*.

Vous souvient-il de cette très belle scène historique du saint Evangile, où nous voyons un jeune homme qui s'en vient trouver le Maître.

Tout de suite celui-ci l'aime. Le récit sacré

s'exprime ainsi : *intuitus eum dilexit :*[1] « l'ayan regardé », le mot *intuitus* signifie « voir par l dedans ». Ce n'est pas la distinction extrême de s personne qui en ce jeune homme plut à Jésus, so port heureux, la finesse de ses traits; c'est s valeur de fond qui est grande comme on va le voir

La conversation s'engage :

— « Maître, que faut-il faire »?....

— « Mon fils, observe les commandements »... Jésus les énumère.

Le jeune homme réplique :

— « Maître, je les pratique tous depuis mo enfance ».

Quel admirable jeune homme! Il a plus d vingt ans, puisqu'il parle de son enfance comm d'un lointain relatif. Et il peut se rendre ce témoignage d'avoir été fidèle... depuis son enfance. E c'est vrai, il l'a été : la preuve, c'est que Jésus qui sait tout, ne contredit pas à l'hommage qu'i s'est rendu.

Eh bien! alors?

Alors, écoutez : *Adhuc unum tibi deest :* « un chose te manque encore, mon enfant, tu es riche vends tes biens, donne le prix aux pauvres, pui viens, suis-moi ».

---

[1] Marc, X, 21.

Comprenez-vous ? c'est l'invitation au grand essor.

Le jeune homme, dit l'Evangile, était riche et il « s'en alla triste ».

Qu'est-il devenu ! Les Pères de l'Eglise qui se sont occupés de lui, au point de vue de son salut, en ont douté.

Et que signifie cela ?

La morale chrétienne distingue expressément les préceptes et les conseils, et n'allons pas les confondre.

Or, voilà un jeune homme qui est en règle avec les préceptes et qui a probablement compromis son salut, pour n'avoir pas voulu entrer dans le conseil.

Cela signifie clairement que la fidélité aux seuls préceptes, à l'exclusion d'une mesure ou d'une autre de pratique des conseils est impossible; et que, si volontairement, de parti pris, on s'arrête au nécessaire, on ne s'y tiendra pas.

Cela signifie en d'autres termes que seul le *grand essor* donne sécurité.

Souvenez-vous de sainte Thérèse. Quoiqu'elle ait eu beaucoup de visions, ce n'était du tout pas une visionnaire, il n'y a pas de plus ferme bon sens que le sien ; ni de tête d'homme plus solide que cette tête de femme. Elle a raconté qu'elle avait eu révélation de la place qui lui était préparée

en enfer, si elle ne s'était pas ressaisie, vers douze ou quatorze ans, de quelques légèretés, de quelques accointances avec la frivolité. Je suis sûr que cette phase de sa vie ne fut pas même de la tiédeur, ce fut simplement de l'esprit de médiocrité, elle avait grâce pour faire plus, elle faisait moins, mais elle était sérieusement chrétienne, pourtant à s'en tenir là elle risquait l'enfer!...

Oh! Mesdames, combien je vous demande d'être attentives à la parole intérieure du Maître, qui voudrait, pendant la retraite, vous faire entendre à vous aussi qu' « une chose » vous manque.

Oui, ma fille, vous faites partie déjà de la bonne et saine portion de la société chrétienne : vous êtes en règle avec les commandements : *adhuc unum tibi deest;* cherchez, demandez : votre gouvernement de maîtresse de maison est-il assez ferme? l'est-il trop? Vos affections légitimes sont-elles assez condescendantes? le sont-elles trop? Votre foyer est-il assez austère? l'est-il trop pour les autres? Votre économie est-elle assez prudente? l'est-elle trop?

Comprenez-vous le devoir chrétien de l'apostolat, et du zèle dont nous reparlerons?

Le questionnaire peut s'allonger : je ne veux pas faire tout votre examen de conscience. Mais il est presque probable que le Maître divin vous dira qu' « une chose » vous manque.

Croyez-moi, pour la sécurité, la joie et la beauté

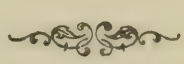
de vos vies, ralliez-vous au grand essor, et, qu'au sortir de la retraite, vous puissiez vous dire : me voilà résolue à ne me dérober à aucun appel de la grâce : Mon Dieu, êtes-vous content?

Aemulamini in bono semper :[1] « efforçons-nous toujours au mieux ».

Amen.

---

[1] Galat., IV, 18.



LES ŒUVRES

LES ŒUVRES

Diliges proximum sicut te ipsum

(Marc, XII, 31.)

Mesdames,

Encore cette fois je pourrais dire : il est unique le Maître qui a prononcé cette parole, qui a créé l'amour du prochain, en en étendant le bénéfice à tous nos frères en humanité.

Pour le dire en passant, il n'est pas inutile que vous appreniez ou que vous remarquiez cette originalité de nos formules et de nos doctrines, car il y en a, de nos jours, qui voudraient, au contraire, atténuer la nouveauté incontestable du christianisme de manière à le présenter comme faisant en quelque sorte humainement suite à ce qui le précéda.

Eh bien! non, nous sommes de Dieu, *ex Deo nati*,[1] et son œuvre porte la marque de fabrique.

Je veux ce soir vous parler des œuvres ; le sujet continuera celui du *grand essor* dont je traitais, ce matin, il en sera l'application pratique.

Je ne m'attarderai pas à rattacher les œuvres au devoir de l'apostolat, le lien est évident.

Ce que je voudrais de préférence, c'est vous saisir de ce qu'elles représentent pour notre espérance de meilleur avenir et vous dire combien je compte sur vous pour en promouvoir le développement, la prospérité.

Dieu est patient, parce qu'il est éternel.

Nous devrions être patients aussi, parce que nous sommes immortels. Cependant nous ne le sommes pas, patients ; oh! comme le salut, même partiel, nous semble long à venir!

Je me souviens, et beaucoup d'entre vous peuvent se souvenir des pèlerinages de 1873, au lendemain de nos sanglantes défaites! on disait : Voilà le salut !

Puis ce fut la basilique du vœu national qui s'élevait et l'on dit : Voilà le salut!

Puis Lourdes, puis Rome, la France entière aux pieds du Pape : Voilà le salut !

---

[1] Joan., I, 13.

Et tant de confréries, tant de prières, tant de croisades pieuses, à la ferveur desquelles on avait promis le salut!

Il y a trois ans, le *Jubilé d'or* de l'Immaculée Conception, c'était encore le salut!

Or, dites-moi, est-ce que toutes ces grandes et nobles attentes ont été frustrées? Est-ce que Dieu et sa divine Mère ne se sont pas montrés? Le Ciel est-il resté sourd?

Avant de répondre à ces questions, je vous rappellerai, Mesdames, que nous ne sommes pas les premiers d'entre les chrétiens qui se soient montrés impatients de l'épreuve prolongée; un jour, les Apôtres eux-mêmes poussèrent la hardiesse jusqu'à dire au divin Maître : « Est-ce enfin bientôt que vous allez restaurer la royauté d'Israël? » A quoi Jésus répondit : « Ce n'est pas votre affaire de connaître mes heures; pour vous, faites votre devoir, et vous allez recevoir mon Esprit qui vous y aidera. » Eh bien! ma ferme croyance, c'est qu'il vient de se passer, depuis dix ou quinze ans, quelque chose d'analogue à cette scène.

Oui, Dieu et Marie nous ont entendus prier, et ils nous ont exaucés à leur manière, la vraie, qui ne consiste pas à supprimer l'épreuve, mais à donner des forces qui mettent à la hauteur et avec lesquelles la victoire possible est certaine, à une échéance que je n'ai pas besoin de connaître.

Repassons, Mesdames, une page d'histoire contemporaine, très fraîche : elle continue de s'écrire. Il est très bon que vous entendiez ce que je vais dire.

On abuse un peu de la formule : *tournant de l'histoire.*

Cependant il est vrai que dans notre histoire il y a eu un tournant; il s'est produit vers les années 1878-1880, au lendemain du régime du 16 mai, quand celui-ci fut vaincu.

Alors le grand tribun jette son cri : *le cléricalisme, voilà l'ennemi.*

S'il n'y avait eu que ce cri ! Mais les *loges* avaient conçu un plan savant. Aussitôt après le cri du tribun, phénomène inouï dans l'histoire, elles se mirent à organiser un prosélytisme, un apostolat immense par tout le pays ; elles se mirent à faire des œuvres : des œuvres *post-scolaires,* des *amicales,* des *mutualités,* des *fédérations* de mille sortes, gymnastiques, fanfares, que sais-je? Par-là, elles attiraient à elles, sans dire tout de suite dans quel but : mais elles détachaient de nous. Et pendant ce temps, nous regardions ébahis; nous ne comprenions pas; nous avions un certain bien, nos cercles catholiques : et c'était tout.

Il y quatre ou cinq ans, nous dressâmes à Lyon la statistique des œuvres de l'ennemi : nous dépassâmes le chiffre de huit cents pour la seule ville de

Lyon. C'était l'envahissement, et c'était le vide autour de nous, pendant que nous continuions... à prier.

Or, il fallait faire ceci et ne pas omettre autre chose.

Il fallait, nous aussi, faire des œuvres, afin d'attirer ou de retenir à nous.

Et c'est ce qui se fait maintenant. Dieu et Marie nous ont exaucés en nous tirant de notre torpeur, en éveillant d'admirables ardeurs de sentiments et de dévouement, qui se réalisent dans des œuvres qui ont pour destinataires tous les âges, toutes les conditions, et tous les besoins de la vie.

Oui, l'ennemi garde sur nous une avance de quelques années : nous le rejoindrons demain, et après-demain nous le dépasserons.

Je ne puis trop vous dire combien je vois le doigt de Dieu, sa grâce, dans notre renaissance catholique et apostolique.

Il y a des points, des régions du pays où le mouvement est plus accentué qu'ailleurs : l'avant-garde entraînera le reste.

Nous, diocèse de Dijon, si nous ne sommes pas tout à fait d'avant-garde, qui sait? nous en sommes peut-être, en tout cas, nous ne sommes pas de l'arrière, non plus.

Vous aviez récemment votre beau Congrès d'œuvres féminines où l'on ne vint pas dire des

mots, faire des gestes, mais où l'on vint raconter de l'action et en préparer.

Signe des temps ! et preuve évidente que Dieu a des intentions de miséricorde sur nous !

Notre épanouissement en œuvres, en ouvrières d'œuvres, cela, Mesdames, est très beau, très grand et très significatif de la compassion que Dieu prend à notre sort.

L'avenir est là : dans les œuvres. Prier, c'est beaucoup, c'est le principal, mais cela ne suffit certainement pas.

Après vous avoir dit que les œuvres sont notre espérance, j'ajoute que pour les faire, je compte sur vous.

En vérité, je n'ai qu'à vous bénir de ce que vous avez entrepris déjà.

Nos écoles, nos patronages, notre propagande de presse, nos orphelinats, les cercles d'études et d'affection, et tant d'autres œuvres reposent sur vous : Je compte sur vous, dis-je.

Et cela signifie que vous m'autorisez à croire à votre ardeur et à votre persévérance.

J'exhorte les deux ensemble.

L'ardeur, pour partir, est indispensable, je dirai même l'ardeur un peu aveugle ! Si l'on prévoyait, avant de partir, toutes les difficultés qui encombreront la route, l'on hésiterait. « L'ignorance de l'avenir est un bien. »

Mais, quand l'on est parti — ne nous lassons pas de partir — il faut persévérer, ne jamais rendre les armes.

Les âmes nous attendent... je dis celles auxquelles nous allons avec nos œuvres : elles nous attendent, sans qu'elles nous connaissent : elles nous attendent avec leurs besoins.

Rousseau demandera peut-être quels besoins, puisque la nature est foncièrement bonne ? L'école janséniste pourra dire à son tour : Qu'irions-nous faire ?... le péché d'origine a tout vicié... — Mais non, l'humanité ne mérite ni cet excès d'honneur, ni cette indignité.

La vérité est que les âmes nous attendent... et qu'il faut partir.

Allons à ces restes de bonté, et apprenons-leur à se développer, à comprendre que seul Celui qui est bon peut les satisfaire et les combler.

Mesdames, vous ne pouvez pas vous attendre à la conclusion que je vais donner à notre entretien sur les œuvres.

Il s'agit, je crois, d'en créer, de vous en faire créer une nouvelle.

Il y a une partie de ma bien-aimée famille diocésaine dont le salut n'est pas assez procuré. Ce sont les malades de notre Hôtel-Dieu.

Hôtel-Dieu, hélas ! ce n'est plus Dieu qui hospitalise en ce lieu. Mais j'ai dû me demander

comment on y souffre, comment on y agonise et comment on y meurt!

Ces pauvres malades fournissent une importante partie du contingent total de ceux qui chaque année vont rendre leurs comptes à Dieu.

Eh bien ! voici ce que m'a appris l'enquête que j'ai faite.

Un prêtre de paroisse est à la disposition des malades qui le demandent : *mais qui le demandent :* il ne peut pas s'offrir.

Un certain nombre, la majorité encore des femmes réclament son ministère.

Pour les hommes, au contraire, c'est l'exception.

Nous ne pouvons prendre notre parti de cette situation : que faire ?

J'ai pensé à ce qui se fait à Paris, aux hôpitaux laïcisés : la visite des malades par les femmes du monde. Si cette visite, à Paris, est légale, elle le serait chez nous; on vous interdirait l'apostolat direct, soit : mais il y a l'apostolat indirect, soit auprès des malades, soit peut-être auprès de leur famille ; et par là, je suis sûr que nous préserverions bon nombre de malheureux de la mort sans les secours de la religion.

Quel accueil vous serait fait à la Mairie? Je l'ignore ; il serait bien difficile d'écarter purement et simplement la demande de cinquante ou cent dames de votre condition.

Je crois savoir qu'un autre règlement y est toléré, et qui s'exerce dans un sens confessionnel, mais hélas, protestant.

L'œuvre à laquelle je vous convie serait d'ailleurs peu absorbante : si vous êtes un peu nombreuses, elle ne vous demanderait, je crois, pas plus d'une heure ou deux par mois.

On peut ajouter cela même aux vies surchargées.

Et ce serait une consolation grande pour moi comme un singulier gage de bénédiction pour vous que de faire surgir de notre retraite une nouvelle institution.

Œmulamini in bono semper, efforçons-nous au mieux !

C'est à force d'aimer que nous réduirons la haine ou le malentendu et les autres facteurs de discorde.

Aimer notre prochain : c'est le grand commandement, et si doux à pratiquer en y mettant tous les surcroîts indiqués par le besoin ou les circonstances.

Quoi de plus digne de la femme chrétienne que la mission qui est la sienne, d'entretenir, plus que l'homme, oui, le feu que Notre-Seigneur disait avoir apporté sur la terre, pour qu'elle en fût tout embrasée !

Ne doutez pas un instant, Mesdames, que grâce à vous nous allons au mieux : *Jam hiems transiit*, l'hiver des années trop indolentes est passé : *flores*

apparuerunt in terra[1], des fleurs, vraies fleurs du ciel, ont apparu sur notre terre : ce sont nos œuvres que je salue encore comme une promesse de résurrection et de vie.

Amen.

---

[1] Cant. II, 11-12.

LA FILLE DE JAÏRE

LA FILLE DE JAÏRE

Puella, tibi dico, surge !

(Marc, V, 41.)

Mesdames,

Rien n'est fécond comme l'Evangile en suggestions salutaires. Toujours par la raison notre temps est court et que je le voudrais bien loyer, je rattacherai ce matin un grand nombre seignements pratiques au simple commentaire, ne pas dire à la simple lecture de l'épisode de surrection de la fille de Jaïre, l'une des pages lus attendrissantes de tout le divin récit.

ïre est un chef de synagogue, autorité considé- à Capharnaüm. Il est plus que probable qu'il était guère occupé du ministère de Jésus avant

que la douleur fût entrée à son foyer. Ceux de
rang faisaient les incrédules ou ils se réservaient

Mais, voilà que sa jeune fille est gravem
malade ; l'art humain l'a abandonnée ; le père pr
la place du magistrat ; c'est ainsi que souvent D
amène le passage à la grâce par les avenues
l'épreuve.

Jaïre va au Thaumaturge dont il a ente
parler ; il le trouve parmi une grande foule
l'écoute et très simplement il lui fait sa requê
« Ma fille unique se meurt », remarquez le
« unique » il met une nuance bien délicate dan
prière. Mais avant que Jésus lui eût répondu, s
n'est peut-être par une expression de physionom
un geste, des gens, probablement ses servite
interrompent sa prière, et avec quelle absence
ménagement ! « Ta fille est morte : inutile d'imp
tuner davantage le Maître ». Le pauvre père a
donc laissé la petite malade encore respirante
restait, à son départ, encore l'espérance, qui ne
rend qu'après le dernier soupir ; et c'est ai
brutalement qu'on lui porte le coup en plein cœ
« C'est fini, inutile de déranger personne ».

Or, Jésus a entendu la brutale parole,
reconnaissez son cœur à Lui, aussitôt il se tou
vers l'immense douleur de ce père : « Ne crains p
rassure-toi, crois seulement et... elle sera sauvée
Imagine-t-on comme l'âme foudroyée de tou

l'heure doit se relever à cette autre parole : *Crede, salva erit!*

Jésus veut opérer, cette fois, en personne, car il a dessein de mettre dans son divin jeu nombre de circonstances, toutes singulièrement instructives!

Il quitte la foule et se dirige vers la maison du chef de la Synagogue.

Là, une scène de famille : des cris, des pleurs ; tout le déchaînement du deuil oriental. Il arrive au milieu de ce bruit : trois seulement de ses disciples l'accompagnent : les privilégiés, les futurs témoins du Thabor, de Gethsémani.

Il s'arrête un instant parmi les pleureuses, qui exhalent trop violemment leurs condoléances, et à cette douleur des amis, des proches, il donne une marque de sympathie : « Ne pleurez pas, elle n'est pas morte, elle dort », voulant simplement signifier que du moment qu'il est là, Lui, la mort, s'il le veut, rendra sa proie. Ces gens grossiers, qui le connaissent pourtant, se moquent de lui, car, disent-ils, « elle est parfaitement morte, et c'est fini ».

Voilà les hommes, Mesdames, avec leurs sentences sans appel.

Je pense à d'autres cas de mort : les morts spirituelles, les vies égarées ; en combien de foyers on pleure sur elles ! et c'est déjà quelque chose. L'éducation reçue ne faisait pas prévoir cet aboutissement : hélas ! la chair est faible, et ce n'est pas la

seule faiblesse de l'être humain : l'ambition l'est aussi, la cupidité l'est encore.

Et les avertissements, alternativement austères et tendres, ont été multipliés, les reproches trempés de prières et de larmes. Rien n'y a fait jusque-là.

Ce que le monde en pense ? c'est qu'il n'y a « rien à faire », que le pli est pris.

Mais cet affreux « rien à faire », ne s'est-il pas glissé du monde jusque dans le sanctuaire ? il y a des prêtres qu'il faudrait renvoyer parmi les pleureuses de Capharnaüm : les malheureux !

Je dénonce « rien à faire » comme étant toujours une injure à la miséricorde et à la puissance de mon Sauveur. Non, cette âme, de quelque âme qu'il s'agisse, n'est pas morte, elle dort : au lieu de pleurer de vulgaires larmes des yeux de chair sur elle ou même les larmes de la seule sensibilité naturelle, et de se résigner, de prendre son parti de ce qui est, *crede salva erit*, croyez, faites les œuvres de la foi, priez, édifiez souvent quand même, assistez quand même cette âme fraternelle ou filiale, *et salva erit :* et elle a chance de se ressaisir, de se sauver, ou plutôt d'être sauvée, car le Sauveur est là !

Jésus est introduit dans la chambre où repose le pâle cadavre de la petite morte.

Il n'y entre pas seul. Mais il ne laisse pas non plus la foule s'y précipiter à sa suite : il ne lui permet pas de venir repaître sa curiosité banale et

indiscrète du spectacle des ravages de la mort. Non, il ne prend avec lui que Pierre, Jacques et Jean.

C'est que la chambre de l'enfant de Capharnaüm en figure une autre ; oui, une autre chambre mortuaire, où Jésus sait entrer pour y faire œuvre de résurrection et de vie, cette autre chambre est l'âme du pécheur : la nôtre, à tous.

Et il entrera là avec son prêtre, qui est son ami, un autre lui-même : avec son prêtre que de longues années d'études et de prières ont initié à la connaissance des maladies de l'âme : son prêtre, nourri chaque matin de son corps et de son sang adorables, et ainsi chaque jour plus étroitement associé à ses divines tendresses ; son prêtre, qui connaît par une expérience personnelle plusieurs des communes infirmités : et qui aime, d'un amour auquel rien d'humain ne peut être comparé, car il n'aime que les âmes !

La chambre de la petite morte de Capharnaüm préfigurait le Confessionnal catholique.

Or, de ce Confessionnal, que les protestants dits orthodoxes nous envient, à nous, catholiques : de ce Confessionnal dont la raison d'être, méditée par Littré, fut la cause au moins occasionnelle de la conversion du célèbre positiviste, le Maître pouvait-il faire une institution qui, en satisfaisant au besoin, ménageât davantage la susceptible pudeur de l'âme mourante ou déjà morte ?

Cette autre chambre mortuaire a tout le mystère d'un sanctuaire. Vous y entrez ? pas vous, Mesdames, mais l'on y entre en état de s'entendre dire : *Nomen habes quod vivas*[1], vous n'avez de vivant que le nom, et l'on en sort vivant, sans que nul soit jamais exposé à savoir le secret de la maladie qui avait causé la mort. Simplement, le Maître de la vie a passé : tout le secret lui appartient, à Lui et à son prêtre qui ne fait qu'un avec Lui.

Comprenez pour vous, Mesdames, et à l'occasion transmettez à d'autres la théorie de la chambre mortuaire du confessionnal catholique.

Et maintenant, revenons à l'épisode évangélique, voici le miracle :

Jésus est là debout près de la couche funèbre.

Méditez chacune des paroles du divin texte.

Ipse autem tenens manum ejus, il prend par la main le cadavre; quel geste de tendresse ou de pitié !

Et tenant cette main glacée : *Puella, surge,* dit-il.

C'est fait.

Pas de reproches, pas de retours pénibles sur les imprudences, sur les négligences qui ont amené la mort, ni un mot sur un passé disparu. Simplement : *Surge !* Le bienfait de la vie rendue doit en dire assez à un cœur bien placé.

---

[1] Apoc., III, 1.

Au sacrement de pénitence, c'est de même : *Surge!* Mon enfant, quittez ce grabat, cette couche funèbre, ou bien la couche à peine moins froide de l'indifférence et de la tiédeur.

Oh! si l'on savait comprendre ce bonheur, ce bienfait de revivre si facilement au saint tribunal ; là où, en effet, c'est la toute puissante parole qui dit : quels que soient l'abîme ou la crevasse, l'ornière, peu importe où nous étions — *Surge!* et la parole ne provoque pas à l'effort de ce moment, elle fait ce qu'elle dit : elle ressuscite, elle redresse !

Le miracle est accompli. *Et reversus est spiritus ejus in eam.* Et son âme — à l'enfant — lui revint.

Encore une de ces paroles de délices, comme il n'y en a que dans l'Evangile.

Son âme lui revint : mais à nous pareillement, notre âme nous revient au saint tribunal.

Je ne parle pas seulement des âmes que le péché mortel a rendues de tout point absentes de leur lieu normal, Dieu : je pense aussi à nos âmes qui abordent le saint tribunal à demi expatriées, défraîchies, aveuglées à telle ou telle de leurs ouvertures : en un mot ces âmes qui, sans être mortes, ne jouissent pas du bel épanouissement de la vie totale. Au saint tribunal, elles trouvent de quoi redevenir de véritables vivantes. Le bain de vie : le voilà. Ceux qui, pour une cause ou pour l'autre,

souffrent de l'usure de la vie physique, s'en vont essayer de se refaire aux stations thermales, aux sanatoriums, aux plages, que sais-je où? et ils reviennent ; et ils se félicitent — quand ils se félicitent — et on les félicite de ce qu'ils ont retrouvé de l'appétit, du teint et de la vie.

C'est bien plus simple et bien plus sérieux pour l'hygiène de l'âme : en quelque état que vous soyez, vous savez où il faut aller pour qu'on puisse dire : *Et reversus est spiritus ejus in eam,* son âme lui est revenue.

Enfin, et vous remarquerez cette suprême délicate attention de Jésus, voyant que la jeune ressuscitée se soutient à peine, tant la maladie et la mort l'ont épuisée, il ordonne aux parents qu'on lui apporte à manger.

Et il disparaît. Il n'aime pas les bruyants triomphes : son œuvre est faite ; que lui importe d'entendre rétracter les sarcasmes et les moqueries de tout à l'heure par l'enthousiasme qui va, bien sûr, faire explosion ?

Il n'est pas utile de réussir devant témoin, d'être acclamé : le fond de l'œuvre seul importe : encore une leçon.

Et quand nous sommes ressuscités ou réparés spirituellement, de nous aussi le Maître divin dira à ses ministres : donnez-leur à manger afin d'affermir leur convalescence. Vous savez la nourriture préparée

par Lui-même à cette intention : *O Sacrum Convivium*.

Demain matin, vous le prendrez ensemble ce festin, et alors, j'en parlerai !

Vous dirai-je, en terminant, que j'ai eu l'intention, Mesdames, de vous apprendre, avec la méditation de ce matin, à lire l'Evangile.

Vous ne soupçonnez pas, peut-être, la mine, le foyer qu'il est de rayons lumineux et chauds qui se dégagent de chacun de ses mots.

J'avais eu d'abord la pensée de composer tous nos entretiens de retraite de simples commentaires pareils à celui de ce matin.

Vous saurez le faire toutes seules !

Mon vœu final est que toutes vous entendiez la parole du Maître de la vie qui vous dit comme à la petite ressuscitée de Capharnaüm : *Surge* : « debout ! »

Amen.

LA LECTURE

LA LECTURE

Attende tibi et doctrinæ.
Prends garde à toi et aussi à la doctrine.
(I, Tim., IV, 16.)

MESDAMES,

J'AI pris ce texte dans l'Epitre de saint Paul à son disciple Timothée. Evidemment, il n'a pas, pour l'application que je viens vous en faire, absolument le même sens que pour un évêque : car Timothée était évêque.

Voici mon intention :

Il y a un nouveau compagnon de la vie, qui, à la faveur de multiples circonstances, s'est fait une vaste place dans l'existence moderne : c'est le *Livre*.

Doit-on regretter ce fait ou faut-il y voir le signe d'un progrès dans la civilisation générale? Faut-il,

en regard de ce fait, conseiller l'usage ou le proscrire? Assurément mieux vaudrait la rigueur que la licence : mais mieux vaut la justice que la rigueur. En tout cas, l'on ne peut plus se taire sur le sujet *lecture ;* et je crois que pas un auditoire mieux que celui des femmes chrétiennes que vous êtes n'en peut-être utilement saisi.

Mon instruction comportera trois points :

Utilité des lectures saines.

Péril de celles qui ne le sont pas.

Règle de conduite pratique en cette très délicate matière.

I

La nature humaine abuse de tout : il faudrait interdire l'eau et le feu si, sous prétexte de corriger les abus, on s'arrêtait au parti de leur couper les vivres.

Les dérèglements trop réels de la littérature ne prouvent donc rien contre la littérature elle-même. Ce n'est pas parce que mille lecteurs se sont empoisonnés en lisant, que nous renoncerons à trouver des aliments sains parmi les livres.

Au surplus, l'ignorance est le fruit du péché, cela suffit pour que l'Eglise repousse la calomnie dont on la charge, en prétendant que son règne —

qui n'est pas le sien — ne peut s'établir que sur des intelligences faibles ou vides.

Au contraire, en ce siècle de combats intellectuels, l'Eglise demande à ses enfants des vertus intellectuelles, des convictions raisonnées, une foi éclairée, la capacité de représenter un esprit du bien supérieur à l'esprit du mal. Je dis un esprit : donc une science.

L'Eglise se plaint qu'on sache tout, excepté sa religion ; mais elle applaudira qu'on sache tout, y compris sa religion.

En dehors donc des connaissances religieuses, il y a les connaissances dites profanes, qui appartiennent à l'histoire, à l'imagination, au sentiment, à la poésie, et qui remplissent les pages pleines de grâce et de gaieté d'une littérature moins sévère.

Soit qu'elles apportent un délassement et une distraction après l'accomplissement des austères devoirs de la vie, soit qu'elles procurent un ornement de plus à l'intelligence ou qu'elles apprennent au cœur le secret de certaines délicatesses, comment saurions-nous les repousser ?

Elargissons notre pensée.

Dieu a constitué la famille humaine sur le principe de la solidarité et des mutuels échanges.

Les uns ont reçu une plus large part des dons de la fortune ou des aptitudes pour le commerce, afin de diriger plus puissamment l'essor de la prospérité

matérielle. D'autres ont reçu le talent intellectuel pour consoler, embellir et dans une mesure, diriger aussi la vie morale. Pourquoi tournerions-nous le dos à ceux-ci, en leur disant : vous êtes des *inutiles* ? A quoi ils pourraient répliquer : mais et vous, n'êtes-vous donc que des appétits ? N'avons-nous point aussi intelligence et cœur ?

Nous pouvons tous probablement nous rappeler telle et telle circonstance ou un secret malaise d'âme qui nous angoissait se dissipa au cours d'une lecture, tandis que notre pensée s'entretenait avec une pensée supérieure.

Ici et toujours le devoir passera avant le plaisir, l'action austère avant la distraction, rien ne sera sacrifié des exigences de l'éducation des enfants, de la piété filiale, de la conduite des affaires et généralement de toutes les vertus domestiques.

Mais, si, aux dépens de la vanité, de la vie extérieure qui est si souvent sans but comme sans frein, vous pouvez greffer sur votre vie active une vie intellectuelle quelconque, ce sera un profit sans mélange : vous aurez gagné à la fois par l'emploi que vous aurez fait de vos loisirs et par celui que vous n'en aurez pas fait.

La pensée de l'Eglise est celle-ci : elle ne gémit nullement de ce que ses enfants lisent trop ; mais s'il est entendu qu'ils lisent bien, elle leur reproche plutôt de ne pas lire assez. Car la lecture de bonne

qualité est un principe de force : usons-en, nous marcherons plus droits, plus calmes, souriants et silencieux.

Notre-Seigneur se laisse aider à porter sa Croix par le Cyrénéen : nos lectures proprement religieuses seront pour nous les Saintes Femmes consolatrices ; les autres feront office de Cyrénéen : sur la route du Calvaire, on a besoin de plus d'un secours.

Je conclus sur le premier point : non pas abstenons-nous, mais appliquons-nous. Quel meilleur emploi de tant de moments vides, après les œuvres? Tout ce qui élève et cultive profite en définitive à la vie sérieuse, qui est la vie chrétienne.

II

Mais qui ne sait que de nos jours aux aliments sains, en fait de lectures, sont mêlés à foison les mets empoisonnés?

Je ne m'occupe pas ici de liberté de la presse au point de vue politique; j'affirme qu'au point de vue moral, si jamais la raison redevient chez nous l'arbitre de la vie, elle s'étonnera qu'une pareille source de corruption ait pu rester ouverte sur ce peuple et s'épancher à l'aise sous la tolérance, si ce n'est sous la protection de la loi.

Le culte effréné du plaisir, les raffinements de la

volupté s'étalent dans ces livres, à travers la douceur, la mélancolie des passions pour lesquelles on nous demande notre indulgence, peut-être notre sympathie, voire notre enthousiasme !

Il leur arrive d'emprunter à la religion ses noms les plus sacrés pour couvrir les plus honteux mystères ; de dérober à l'Evangile des lambeaux qui deviennent maxime de sacrilège dans ces mains et sous ces plumes ! ils nous parlent de foi, d'espérance, d'amour ! et l'on sait ce que valent ces singulières vertus théologales.

Sous prétexte d'étude de mœurs, la foi conjugale, la dignité de la vieillesse, le respect de l'enfance sont foulés aux pieds.

Sous prétexte de psychologie, c'est une existence à la dérive, qu'un système entraîne, que le tempérament détermine, d'où la liberté est bannie avec la responsabilité.

Et le torrent est effroyable de ces impures productions.

Le livre qui est légion a engendré la presse quotidienne avec son rez-de-chaussée souvent impur, rarement inoffensif, le feuilleton, sans parler de la feuille volante qui se distribue au coin des rues, et de l'affiche indécente commentée par la gravure ordurière.

Le mauvais livre cause un mal affreux à la société qui devrait le flétrir de ses mépris, et où

chacun l'honore de sa curiosité, que tant de bons prétextes ne manquent pas de justifier.

Il est prouvé par la statistique des cours d'assises que les perversités les plus précoces et les plus raffinées ont fait leur école dans le mauvais livre. J'ajoute que l'expérience des âmes nous apprend que neuf fois sur dix la perte de la foi a là aussi sa cause : la boue et la lumière sont incompatibles dans l'âme humaine.

Ils le savent bien les auteurs d'obscénités. Leur patriarche Rousseau, dans l'un des éclairs de sincérité que comportait son génie, disait : « Je ne regarde aucun de mes livres sans frémir : je suis un misérable ! » et ces misérables trouvent un accueil également curieux dans les hautes, les moyennes et les basses classes, qui recherchent leurs produits pour leur haut goût qui plaît au palais sauvage des uns et au palais blasé des autres.

Il existe une catégorie de livres pour lesquels le monde est d'une indulgence, je n'ose dire scandaleuse, disons déplorable : les romans. Le roman qui offre à l'imagination des héros impossibles, qui développe leurs intrigues dans des conditions invraisemblables, que le hasard dissout par enchantement ; ces peintures d'une vie fausse dégoûtent de la vie réelle, elles en corrompent le sens. On dit : c'est de la poésie, non ; la poésie est la splendeur du vrai : vous n'avez là qu'un mirage.

Le roman anémie, le mauvais livre empoisonne avec violence : c'est entre eux toute la différence.

Ah ! loin de nous, au nom du respect que nous nous devons, tous ces livres dont la pudeur nous inspirerait de dissimuler la couverture aux yeux des personnes dont nous apprécions l'estime !

Le vieux serpent promettait à notre vieille mère la science du bien et du mal.

N'aspirons pas à posséder à fond la science du mal : je défie une vie de se redresser pour les austérités du devoir quand l'âme sort de cette lourde atmosphère de vices qu'elle respirait tout à l'heure en lisant.

Nous disons beaucoup de mal de notre temps; certes, tout n'y est pas bon. Cependant il est historiquement certain que la génération de la première moitié du XIXe siècle valait moins que nous — surtout celle du premier tiers. J'ai su que dans tel quartier par exemple, où aujourd'hui trois paroisses donnent à peu près un chiffre total de deux mille cinq cents communions d'hommes, avant 1840, il n'y en avait pas cinquante.

Or, c'est la lecture qui avait gâté cette génération.

J'ai été appelé à dépouiller de nombreuses bibliothèques d'anciennes familles, bibliothèques qui étaient reléguées dans des armoires bien fermées depuis longtemps; et des parents chrétiens ne voulaient pas exposer leurs descendants à ces

odieuses fréquentations : Voltaire, Rousseau, Diderot, toute la fange du XVIIIe siècle était là.

Laissez-moi vous demander, Mesdames, d'exercer une sévère police dans vos foyers au point de vue livres et lectures, et, bien entendu, vous commencerez la leçon par l'exemple.

III

J'ai parlé au commencement de règles pratiques à observer.

Des personnes graves, dont la culture semblerait devoir les dispenser de cette précaution ne se permettent jamais une lecture nouvelle sans avoir pris conseil. C'est sagesse.

Le danger d'une lecture est relatif, il dépend du degré d'impressionnabilité, du tempérament, de l'éducation, de l'état général d'initiation préalable : autant d'éléments sur lesquels personne n'est bon juge, jugeant en sa propre cause, et c'est pourquoi il est sage de se donner un juge, donc de consulter.

Depuis que la lecture a pris dans la vie la large place que nous constatons, il s'est formé, au moins dans les villes, des bibliothèques communes paroissiales ou autres. Il y a de ces bibliothèques qu'une censure chrétienne ou éclairée rend d'une fréquentation avantageuse : on y trouve tout ce qui

peut contribuer à former le goût, à développer la conscience du beau, le sentiment et la connaissance du vrai.

Œuvre de sauvetage, de civilisation en même temps ; ceci à cause de cela ; car éloigner les âmes des produits de cette littérature de ruelle et de ruisseau, c'est les préserver de la barbarie.

Je recommande ces œuvres à votre zèle.

Mesdames, guidons invariablement nos élans vers le vrai et le bien par le beau. Ce qui est infâme ne saurait être réellement poétique, ce qui est indigne doit répugner à des âmes bien nées. Comprenons, faisons comprendre, gardons et apprenons à garder la chasteté de l'intelligence.

Nous sommes « Fils de lumière ». Il n'y a qu'une lumière : *Quia venit lumen tuum* [1]. Elle est venue, elle a brillé sur le monde, elle s'est donné pour symbole l'étoile de l'Epiphanie.

A mesure que nos lectures multiplient les étoiles au firmament de nos vies, que le soleil de vérité demeure le centre nécessaire de tout le système.

Ainsi par tout ce qui est beau et lumineux dans la nature comme dans la grâce nous marcherons vers le but : *Supra ubi erat puer,* « le tabernacle ici-bas, le Christ glorieux au Ciel. »

Amen.

---

[1] Isai, LX, 1.

L'EUCHARISTIE

L'EUCHARISTIE

Panem de cœlo præstitisti eis...
Seigneur, vous venez de leur servir un pain venu du ciel : il a, ce pain, toutes les saveurs.

(Sap., XVI, 20.)

Mesdames,

Que voilà bien, je pense, le mot de la reconnaissance qui convient à notre action de grâces !

Ce mot, vous l'entendez, chaque soir, avant la Bénédiction, mais alors quand je dis : *Panem præstitisti*, ce mot signifie : « Seigneur, vous l'avez montré, ce Pain : avec ce Pain, vous allez les bénir ». Tandis qu'à cette heure je dis : « Vous le leur avez donné ».

Venant parler à l'occasion de ce Pain, c'est moins d'une instruction qu'il s'agit que d'une adoration.

Oh ! oui, adorons ! s'il se pouvait que de notre retraite nous retirions une intelligence plus claire, un goût plus vif de ce Pain, certes, il suffirait bien !

C'est sur les bords du lac de Génésareth que Jésus commença de parler du grand dessein eucharistique. Il venait de multiplier les pains pour nourrir une foule que le charme de sa parole avait entraînée trop loin, et sans provisions.

Il profite de l'enthousiasme où le miracle a jeté tous ces gens, pour leur dire : oh ! ce n'est que de la nourriture périssable que je viens de multiplier : mais, attendez, je vous donnerai un pain dont quiconque en mangera, vivra éternellement.

Et les uns ont répondu : Ah ! Seigneur, du Pain avec lequel on ne meurt pas ! oui, oui, donnez-le donc celui-là !

D'autres ont rappelé la manne. Est-ce que le grand miracle de la traversée du désert risquerait d'être surpassé ?

Et Jésus a dit à ceux-ci : Oui, vos pères... mais ils sont morts, tandis qu'ils ne mourront pas ceux qui mangeront du Pain que j'ai le dessein de donner.

Peu à peu, et ménageant les grossières et juives intelligences de qui il s'agit d'être entendu, il en vint à dire : le Pain dont je parle, c'est *moi*... oui,

oui, mes paroles sont esprit et vie, n'allez pas imaginer que je me donnerai à manger à la manière d'une nourriture quelconque ; mais je me donnerai si bien que ma chair sera une vraie nourriture, mon sang, un vrai breuvage !

Deux ans plus tard, *pridie quam pateretur,* comme nous lisons tous les jours au canon de la messe, en commençant la prière de la consécration, *pridie quam pateretur*, il avait réuni ses disciples pour un souper d'adieu... et tout d'un coup, après leur avoir dit des paroles de tendresse : *Filioli, non relinquam vos orphanos*[1]..... il tira de son cœur le secret d'être à la fois le Dieu qui s'en va, et le même Dieu qui reste.., il prit du pain... et il dit : « Faites ceci en mémoire de moi ! »

Et c'est depuis que l'Eglise, en bénissant avec l'Hostie sainte et surtout en la distribuant, redit : *Panem de cœlo.*

Ce Pain, nous ne le chantons pas moins que son chantre par excellence, Thomas :

O memoriale mortis Domini
Panis vivus vitam prœstans homini !

L'accouplement de ces deux mots à lui seul prouve l'Eucharistie.

---

[1] Joan., XIV, 18.

L'imagination ne produit que d'après les suggestions qui lui viennent des données extérieures.

Mais où est le Pain, la nourriture qui se consomme vivante?

Vous! et vous seul!

Omne delectamtenum.

On dit de la vieille manne qu'en effet elle diversifiait ses goûts selon les convives qui la prenaient.

C'est en un autre sens, ô pain vivant, que vous avez toute saveur! *Omne delectamentum.*

Vous avez le goût de toutes vos béatitudes d'abord.

Douceur, esprit de paix, miséricorde... et les autres.

Vous avez la saveur de ce qui est fort et de ce qui donne la force :

Agneau, mais aussi lion.

Vous avez le goût de toutes les joies les plus pures de la terre, toutes celles que votre Evangile nous apprend que vous avez cultivées : les tendresses saintes, les unes bénies par votre présence alors qu'elles se formaient, les autres pratiquées par vous-même.

Vous avez surtout le goût des joies du ciel, la patrie où vous êtes et d'où vous venez vous oublier là, pour attendre l'heure de nous y conduire!

On n'en finirait pas de commenter le *Panem de cœlo.*

Mesdames, je dois — c'est un devoir — vous rappeler ce que la sainte Eglise vient de faire pour nous instruire de l'usage conforme à ses intentions et à la vérité, que nous devons pratiquer à l'égard du Pain vivant.

Quand fallait-il le recevoir ?

La règle obligatoire reste la même, au moins une fois l'an, sous peine de péché grave.

Mais est-ce par cela qu'il est Pain ?

Mange-t-on une fois l'an pour nourrir son corps ?

Il y avait, grâce à Dieu, des âmes qui suivaient l'attrait et le besoin de manger plus souvent.

A leur sujet et quant aux dispositions à exiger d'elles pour leur permettre la communion fréquente, les théologiens n'étaient pas d'accord. Des écoles s'étaient formées.

Le problème était : concilier le respect dû au Pain vivant et l'utilité spirituelle des fidèles.

Et les uns abondant dans le sens des exigences du respect demandaient beaucoup trop aux fidèles ; les autres répondant aux prières, passaient au gré des premiers pour trop oublier le respect dû au Pain vivant.

Maintenant il n'y a plus d'Ecole. Il y a l'Eglise : *Roma locuta est.*

Deux conditions sont requises :

Etat de grâce, même ordinaire, non pas persévérant.

Intention droite, c'est-à-dire au moins celle de trouver un remède et un secours.

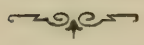
La préparation ? l'action de grâces ? l'Eglise dit : selon vos forces, votre condition, les occupations de chacun.

Et donc le vœu de l'Eglise est que la Sainte Communion soit le repas spirituel, autant que possible quotidien, des vrais chrétiens.

Oh ! Mesdames, entendez ce vœu, je vous prie. J'avoue qu'avant le décret du 20 décembre 1904, personnellement je sentais comme maintenant il faut croire : Jésus se serait-il fait Pain, aurait-il dit « qui me mange vivra » si son dessein eût été de tant requérir de dispositions de la part de convives tels que nous !

Mon vœu est que vous nous aidiez par l'exemple, à propager la Communion fréquente, très fréquente, et que, grâce à vous je puisse dire de mon bien-aimé diocèse, tous les jours, *Panem de cœlo...*

Amen.



OMNIA MEA TUA SUNT

OMNIA MEA TUA SUNT

(Luc, XV, 31.)

MESDAMES,

ELLE est bien étrange la circonstance où une si douce parole fut prononcée.

Elle résume ce que j'appellerai la scène du fils aîné dans la parabole de l'Enfant prodigue.

Tandis que sur l'ordre du Père se faisaient les préparatifs de réjouissance pour le retour du cadet, le fils aîné était aux champs.

Il rentre à la maison, sa journée finie, sans doute; et, encore à distance, il perçoit un bruit de symphonie et chants joyeux. D'où peut venir cette allégresse? Il est probable que depuis la fuite du prodigue, cette maison avait pris le deuil et l'on n'y chantait guère.

Le jeune homme appelle un serviteur et s'informe : « Qu'est-ce qu'il y a ?

— C'est, lui est-il répondu, votre frère qui est revenu, et votre père a commandé une grande réjouissance. »

Et le malheureux aîné n'en peut écouter plus long. Comment ! tout ce mouvement pour fêter un prodigue, même repentant ! Ah ! lui ne prendra point part à la fête. Son âme indignée, mordue par un sentiment qui n'est pourtant pas à proprement parler l'envie, un sentiment de hauteur farouche à l'égard des tombés, son âme se révolte, en admettant qu'il puisse rentrer à la maison par la porte ouverte à deux battants.

Le père qui, sans doute, attendait son aîné pour lui mettre son frère dans les bras, apprend ce qui se passe. Il sort et il essuie l'orage qu'on devine : « Comment ! on tue le veau gras pour ce sujet là !... et depuis tant d'années !... »

A ce moment se révèle tout le cœur paternel dans sa beauté, dans son amplitude de tendresse. Vous le voyez, ce malheureux vieillard entre ses deux enfants, menacé peut-être de perdre l'un quand il retrouve l'autre... Ce que vient de dire l'aîné est une impertinence, en même temps que la vérité : en effet, son père ne l'a jamais convié à des fêtes, le pouvait-il : en aurait-il eu le cœur ? Mais que lui devait-il ?

Le père ne relève pas l'impertinence ; il se contente de dire : « Mon fils, mais entre nous tout est commun : *Omnia mea tua sunt ;* je ne t'ai rien donné, tu pouvais prendre. Ton frère revient : je le croyais perdu, il est retrouvé ; mort, il est ressuscité, comment ne pas le fêter ! » C'est la leçon de ce très beau mot *Omnia mea tua sunt* que Dieu adresse à chacune de vos âmes, que je voudrais commenter en ce dernier entretien de retraite.

Je ne l'épuiserai pas, car elle est immense.

D'abord, il est très vrai que les facilités du repentir, je puis ajouter les consolations sensibles qui l'accompagnent souvent ont je ne sais quoi d'incroyable, qui fait que certaines âmes, toujours demeurées debout, s'indignent : elles trouvent, dirait-on, que Dieu ne met pas le prix convenable à la réconciliation. Allons donc ! c'est ne pas savoir de quel esprit l'on est, quand au contraire il faudrait s'abîmer dans l'admiration de la beauté d'une religion qui accueille à la table du même festin les prodigues à qui tout est rendu et les fidèles qui n'ont jamais manqué de rien. Est-ce que Jean s'étonne de la présence de Madelcine au même poste que lui, au pied de la Croix ; et tous deux s'étonnent-ils d'entendre dire au larron : *Hodie mecum eris in paradiso ?* [1]

[1] Luc, XXIII, 43.

Mais prenons notre champ d'application dans un domaine plus vaste.

A l'heure actuelle, Mesdames, il est indubitable que la portion fidèle de la grande famille est invitée à souffrir pour la cause, et du fait de l'autre portion — de deux manières — par la diminution des avantages et par l'aggravation des charges.

D'une part, la fidélité nous vaut d'être écartés de la participation à plusieurs formes du droit commun, pour l'avancement dans la carrière, par exemple, pour l'établissement des enfants, non pas en famille, mais en profession.

D'autre part, le poids des œuvres est lourd ; c'est la malice ou l'injustice qui les rend nécessaires, et elles ne pèsent que sur nous.

Voilà notre condition d'aînés. Humainement prise, elle a son côté ingrat, je l'avoue.

Mais, Mesdames, ce n'est pas vous que j'exhorterai à l'accepter généreusement. je sais où vous en êtes, je ne pense pas que les vrais chrétiens, encore, grâce à Dieu, si nombreux à Dijon, aient d'exemple à recevoir ; ils en donneraient plutôt.

Ce à quoi je vous exhorterai plutôt, c'est à propager autour de vous, par tous les moyens que permettent les relations de société, l'esprit de générosité et de force en regard de la situation faite maintenant à la cause chrétienne.

Savez-vous que nous sommes en ce moment un

spectacle qui soulève l'admiration du monde? Au jour le jour, c'est monotone : mais dans l'ensemble c'est très grand. On disait notre pauvre France si anémiée — quelques-uns si pourrie — que, privée de l'appui concordataire, elle devait s'écrouler en une ruine lamentable. Il n'y avait pas que nos ennemis à faire cette prévision sinistre, les étrangers la partageaient, et c'est que les étrangers se souvenaient de ce qui s'était passé chez eux : par exemple, en Angleterre sous Henri VIII, et plus près de nous, il y a un siècle, par toute l'Allemagne, y compris la soi-disant catholique Autriche, sous le régime de Joseph Ier. Nous ne devions donc pas être plus résistants. Et que voit-on? à d'insignifiantes petites exceptions près, la hiérarchie eut une cohésion sans exemple : les fidèles plus dévoués, plus généreux que jamais du don de leurs personnes et de leurs biens, un immense service d'œuvres qui ne possèdent rien et qui ne manquent jamais du nécessaire, et en définitive, ce qu'on voit, c'est une renaissance, au lieu d'un effondrement. Nous sommes certainement en train d'écrire une grande page d'histoire religieuse : vous amassez de la gloire pour votre famille, Mesdames, le Pape le disait hier encore en consistoire, et si ce fut une humiliation d'être catholique anglais au XVIe siècle, ou catholique allemand, autrichien, au XVIIIe, ce sera une illustration que d'avoir été catholique de

France à cette heure matériellement besogneuse et un peu difficile.

Nous sommes un peuple qui donne sa mesure aux jours de crise. Il descend bien bas dans la corruption au xve siècle, mais il fait ses preuves de religion au xvie et mérite Henri IV.

Il devient bien incrédule au xviiie, mais il porte fièrement sa tête aux échafauds, sous la Terreur, plutôt que de livrer sa foi. Et je suis sûr qu'à l'heure présente, le cœur du peuple est en marche pour nous revenir.

Notre fonction de fils aîné, dans la crise actuelle, si elle a ses charges, a aussi ses consolations et ses joies.

Ses joies ! Je n'ose pas, Mesdames, vous inviter, oui, vous inviter moi-même à vous jeter dans le grand enthousiasme que la tribulation causait à saint Paul, c'est peut-être trop fort pour nous.

Cependant l'intention de ce dernier entretien est bien, je l'avoue, de vous introduire dans une atmosphère de sérénité et de paix, de confiante tranquillité, de vous exhorter à la dilatation et à l'épanouissement : *Gaudete in Domino* lisions-nous à l'introït de la messe de dimanche dernier :

Mais il est plus que proche, il est là.

Je me souviens d'une belle exhortation que le chef des Macchabées adressait à son peuple au plus fort de la persécution d'Antiochus : *Habentes solatio*

sanctos libros[1] : les écrivains suffisent à notre consolation, avec leurs promesses, avec l'assurance qu'elles nous donnent de la fidélité de Dieu à la mission d'Israël.

C'est bien autre chose pour nous :

Omnia mea tua sunt, voilà ce qu'à chacun de nous, notre Dieu dit :

« Tout en commun avec Lui ».

Sa parole autrement claire et chaude qu'elle n'était dans les écrivains Macchabéens; son Evangile, si doux, si expressif et si consolateur, je l'ai ; si un nuage menace de se fixer à l'horizon de mon âme, j'ouvre le Saint Livre et je lis : « Confiance, petit troupeau, *est hora et potestas tenebrarum*[2], mais l'heure passe, le temps passe, l'éternité vient et elle reste. Ne craignez pas ceux qui ne peuvent que tuer le corps. Pas un cheveu ne tombe de votre tête sans la permission du Père céleste. Je suis avec vous. Ils m'ont persécuté, c'est le partage du Maître que je vous fais, ô mes disciples : *Omnia mea tua sunt,* y compris ma croix, ou du moins ses parcelles. »

Et à mesure que j'écoute cette voix enchanteresse, le calme revient, le nuage se fond... *facta est*

---

[1] Mac., XII, 90.
[2] Luc, XXII, 53.

tranquillitas, comme sur le lac quand il eut parlé et fait son geste.

Et outre sa parole, j'ai sa prière : la prière dominicale, qui porte son nom et qu'il a faite exprès pour nous; quand vous voudrez prier, vous parlerez ainsi : il a eu la délicatesse de nous mettre lui-même les mots qu'il faut sur les lèvres. Oh ! cette prière, comme par contraste elle me dégoûte de plusieurs autres, trop raffinées, trop humaines, qui n'ont pas la simplicité, la droiture et la substance de celle-là. Mais avec cette prière, qui est la perfection, je possède le talisman de toutes les efficaces requêtes. Comment saurait-il ne pas l'exaucer? Ici le prétexte qu'elle serait mal faite ne vaut pas : *Elle est de Lui.*

Outre sa parole, plus sa prière, je possède ses sacrements, dont l'un n'est autre que lui-même, de sorte que ce n'est pas assez dire : « Tout ce qui est à moi est à toi », avec l'Eucharistie : « Je suis à toi ? »

Et la pénitence est déjà si belle, qui suppose le travail de sa grâce en mon âme pour en enlever les taches, en redresser les plis, en aplanir les âpretés, en refaire un pur chef-d'œuvre !

Outre sa parole, sa prière, ses sacrements, j'ai son Eglise : humainement déjà si belle, malgré d'inévitables imperfections, mais en lui et par lui simplement belle, avec sa grande mission insigne qu'elle continue par tout le monde, et sans fati-

gue, sans lassitude, quoiqu'au travail depuis vingt siècles!

Enfin, Mesdames, j'ai aussi de quelque manière son ciel : oui par la charité, dans l'âme, et par l'espérance, dans les yeux. La charité, l'état de grâce, c'est du ciel implicite, non épanoui, si je puis dire, mais bien réel, quand il s'épanouira, je verrai! Et quant à l'espérance, c'est la large vue qui me permet d'entrevoir, de saluer d'avance mon héritage!

Voyez-vous le riche contenu de l'*Omnia mea tua sunt?* Et je n'ai pas tout dit.

Comment ne pas être heureux dans une telle possession?

Remarquons qu'elle est intangible aux coups de l'ennemi, cette forteresse des fils aînés du Père céleste.

Qui peut y toucher pour m'en ôter même une parcelle?

Saint Paul, à qui je reviens, jetait ce défi : oui, qui me séparera de ce qui est mon unique bien? Est-ce la faim, le dénuement, la persécution, les fers, le glaive? oui qu'on en vienne à nous traiter... *sicut oves occisionis*, comme des moutons de boucherie, et après : *in his omnibus superamus, propter eum qui dilexit nos :* [1] en ces pires conjonctures, nous

[1] Rom., VIII, 37.

l'emporterions encore, à cause de celui qui nous a aimés *propter eum qui dilexit nos ;* car il nous a aimés au point de nous donner tout ce qui lui appartenait et lui-même : *Omnia mea tua sunt !*

Mesdames, je prends congé de vous, en vous remerciant de l'assiduité et de l'empressement avec lesquels vous avez suivi les exercices de la retraite ; en vous assurant aussi que votre Prédicateur croit avoir le droit de vous dire que par tout son dévouement il vous appartient : qu'il compte sur vous pour l'aider à donner au Christ, s'il était possible, autant que nous en recevons.

Vous nous dites, ô Jésus : tout ce qui est à moi est à vous !

Ces avances ! oh ! qu'elles viennent à être comprises enfin ! et que nous puissions vous dire individuellement d'abord, collectivement peu à peu : Tout ce qui est à nous est à vous, nous sommes chrétiennes pour tout de bon : notre vie, c'est vous : *Mihi vivere Christus.*

Amen.

TABLE DES MATIÈRES

PREMIÈRE RETRAITE

18-22 Février 1907

Pages

I. — La Retraite 3
II. — La Mort 15
III. — Le Jugement 29
IV. — La Mortification 43
V. — L'Apostolat 57
VI. — L'Ame catholique 69
VII. — La Piété 79
VIII. — L'Ame de foi 91
IX. — La Sanctification par les actions ordinaires .. 101

DEUXIÈME RETRAITE

16-21 Décembre 1907

I — La Parole de Dieu 115
II. — Le Salut 127
III. — La Vie chrétienne 139
IV. — Esprit de médiocrité et grand essor 153
V. — Les Œuvres 167
VI. — La Fille de Jaïre 179
VII. — La Lecture 191
VIII. — L'Eucharistie 203
IX. — *Omnia mea tua sunt* 211

Roanne, Imp. M. Souchier.

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance

The Libr
University o
Date Du

a39003 010796745b

DADOLLE, PIERRE.
RETRAITES SPIRITUELLES

COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 02 06 06 15 07 8